27 JANVIER 1951

N° 276 - 100 FRANCS

# France ILLUSTRATION

## LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

Phot. *France-Illustration* (Charles Raffin).

**A VINCENNES, MIGHTY NED (Nº 4), CONDUIT PAR A. FINN, GAGNE LE PRIX D'AMÉRIQUE**

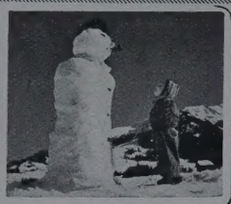
**EN EXCLUSIVITÉ** IMPORTANTE DÉCLARATION DU PRÉSIDENT PLEVEN (Voir page 85.)

LA SUISSE pour moi c'est...

# L'Oberland Bernois

## GSTAAD

BRILLANT ATOUT DE L'OBERLAND BERNOIS



9 monte-pentes - 8-9 heures de soleil
**Manifestations mondaines — Excellents Hôtels**
**Une innovation : abonnements valables pour les 9 ski-lifts de Gstaad :** 10 jours Frs 60
Renseignements : *Syndicat d'Initiative de Gstaad ou Agences de voyages.*

## Mürren

1.650 mètres

**Soleil et Neige de Noël à Pâques !**

Station pour vacances d'hiver idéale, sportive et gaie. Le centre du « KANDAHAR ». Prix très favorables.
LA PATINOIRE, L'ÉCOLE DE SKI ET DE PATINAGE Y COMPRIS.
Abonnements combinés Funiculaire - Ski-lift avantageux.

## Grindelwald

1.050 mètres

**vous plaira !**

Sa gamme de 8 pistes de 1.100 mètres de dénivellation, rapides flèches pour la Petite Scheidegg (2.061 m.), nouveau télésiège de First (2.168 m.). 7 jours de vacances à partir de 95 fr. tout compris. Accessible par rail et route. 22 km. d'Interlaken.

Demander le prospectus au Syndicat d'Initiative ou aux Agences de voyages.

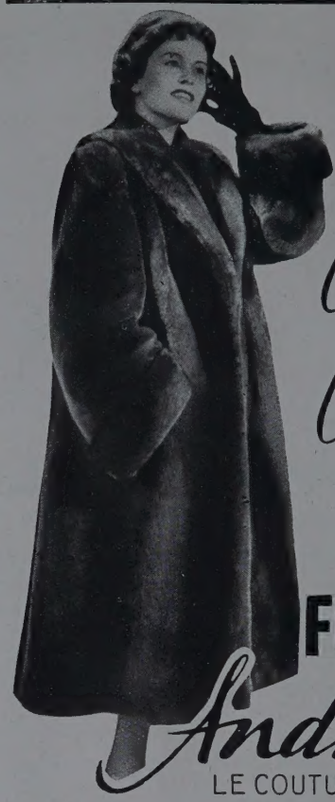
## Adelboden

1.400 mètres

**POUR LES VACANCES D'HIVER !**

15 Hôtels * 2 Patinoires * Route automobile Nouveau télésiège * Ski-lifts * Funi luge * Téléférique.
Neige abondante — Site ensoleillé — Amusements.
Concours hippique — Semaine nationale de ski.

Bureau de renseignements *Adelboden.*



*En toute Confiance*

adressez-vous aux

# FOURRURES Andrébrun

LE COUTURIER DE LA FOURRURE

**29, RUE DE CLICHY-PARIS** ANGLE RUE DE MILAN

**QUALITÉ - ÉLÉGANCE - PRIX AVANTAGEUX - FACILITÉS DE PAIEMENT**

CATALOGUE SUR DEMANDE

OPP

Qui pense **PUBLICITÉ** pense **HAVAS**

Qui pense **RENDEMENT** pense **HAVAS**

Qui pense **SUCCÈS** pense **HAVAS**

Plus d'un siècle d'expérience dans tous les domaines de la publicité à votre service personnel.

**HAVAS**

62, Rue de Richelieu
PARIS - RIC 70-00
107 Succursales en France - Union Française et Etranger.

# AROSA

GRISONS * SUISSE * 1800 M

| | Forfait pour 7 jours | | |
|---|---|---|---|
| | lits | minimal | maximal |
| Hof Maran nouv. bât. | 100 | 192 | 273 |
| anc. bât. | | 176,50 | 242 |
| Arosa Kulm | 170 | 192 | 273 |
| Tschuggen | 180 | 192 | 273 |
| Excelsior | 100 | 192 | 273 |
| Des Alpes | 60 | 176,50 | 242 |
| Seehof | 110 | 176,50 | 242 |
| Valsana | 100 | 176,50 | 242 |
| Alexandra Golf Hotel | 90 | 169 | 227 |
| Bellevue | 110 | 169 | 227 |
| Post-und Sporthotel | 70 | 167 | 225 |
| Raetia | 90 | 169 | 227 |
| Alpensonne | 40 | 148 | 190 |
| Belvedere Terrasse | 70 | 143,50 | 190 |
| Tanneck | | 126,50 | 160 |
| Merkur | 40 | 143,50 | 190 |
| Surlej | 40 | 143,50 | 190 |
| Suvretta | 40 | 143,50 | 190 |
| Streiff-Juventas | 50 | 143,50 | 190 |
| Anita | 40 | 140 | 175 |
| Berghus | 40 | 140 | 175 |
| Touring | 30 | 136 | 175 |
| Gentiana | 30 | 136 | 175 |
| Hubelsee | 30 | 124,50 | 157 |

**Kursaal-Casino avec jeu de boules.**

Ecole de ski ; 40 instructeurs et guides ; piste de slalom (ski-test) ; tremplin de saut ; 4 monte-pentes ; piste de luge ; 3 patinoires ; curling rinks ; hockey ; skijoring. 31 janvier : concours international de saut à ski avec participation des 30 meilleurs sauteurs du monde ; concours de chevaux les 1er et 4 février 1951.

Féerie en blanc sous un ciel bleu

IVA ZURICH

7me ANNÉE — NUMÉRO 276

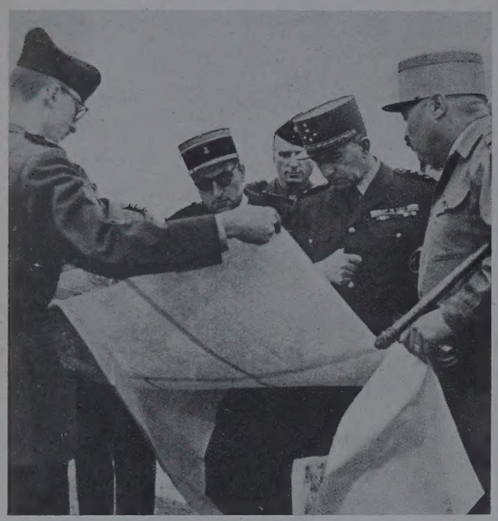
27 JANVIER 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

# GRANDE RÉCEPTION DIPLOMATIQUE A L'ÉLYSÉE

M. et Mme Vincent Auriol ont donné en l'honneur du corps diplomatique un dîner suivi d'une réception qui a été extrêmement brillante. Toilettes de soirée, uniformes chamarrés, habits, et les pittoresques costumes nationaux de certains invités composaient une éblouissante vision. Parmi les personnalités qui se pressaient dans les salons de l'Elysée nos photographies montrent, de haut en bas : le colonel Grovestins, attaché militaire des Pays-Bas ; le nonce apostolique, S. Exc. Mgr Roncalli ; Mme Jacques Fourcade et, ci-contre, le général Mac Nab, attaché militaire de Grande-Bretagne ; Mme et M. Mathur, conseiller commercial à l'ambassade de l'Inde.

# ACTUALITÉS MONDIALES D



**HANOI.** « Vous pouvez être tranquilles, Hanoï est bien gardé », a déclaré le général de Lattre de Tassigny, dont les troupes ont magnifiquement résisté, sur 120 kilomètres de front, aux furieux assauts de 30.000 Viets.

## VOICI L'HOMME DE LA SEMAINE

**LE GENERAL EISENHOWER** a poursuivi à travers l'Europe occidentale une enquête qui l'a mené de Paris à Bonn en passant par Bruxelles, La Haye, Copenhague, Oslo, Londres, Lisbonne et Rome. « Le succès des efforts de la Communauté atlantique me paraît assuré », a-t-il déclaré à l'issue de ses entretiens.

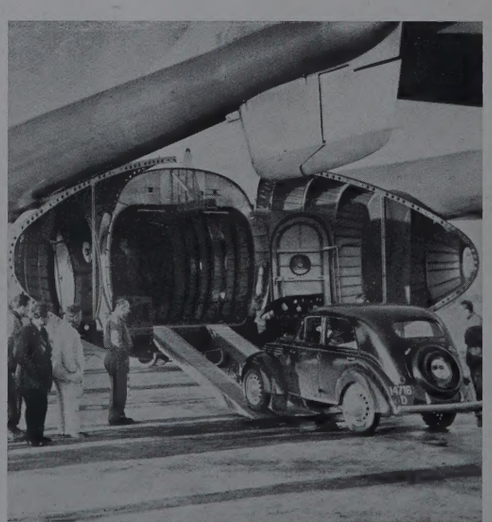
**LONDRES.** La duchesse de Kent, qui porte le titre colonel du *Royal West Kent Regiment*, passe en re le premier bataillon de cette unité, qui doit s'embarq pour prendre part aux opérations de Mala

**ROUEN.** Ce taureau de pure race normande, qui porte le nom peu rassurant de *Querelleur*, appartient à M. Lavoinne, ancien sénateur. Il vient d'être vendu aux enchères pour le prix record de 610.000 francs.

**BARCELONE.** Au cours des fêtes qui furent organisées pendant la durée de leur séjour les marins de la 6e escadre américaine ont applaudi ces ballerines qui leur révélaient la grâce et la fougue de la danse espagnole.

**WAUCONDA.** Les courses de chevaux sur g connaissent en Illinois une grande popularité et les fistes suivent avec intérêt les trotteurs qui s'affron sur ce terrain qui ne semble pas trop les gê

**BERLIN.** Cette masse imposante est celle de l'un des vingt-deux chars lourds « Pershing », de 45 tonnes, que viennent de recevoir les troupes américaines d'occupation en garnison dans l'ancienne capitale allemande.



**PARIS.** Cette bouche béante est la porte arrière de la soute centrale du nouvel avion-cargo français construit par la S. N. C. A. N., le « Nord 2501 », dont la présentation a eu lieu récemment à Toussus-le-Noble.

**MER DU NORD.** La pêche est pleine de surprise, p l'équipage de ce chalutier anglais qui, après la cap d'un esturgeon géant, a pris dans ses filets une allemande non désarmée d'un poids de 2.000 k

# A SEMAINE

**ERLIN.** Réunie pour la première fois depuis les élec-ons, la Chambre des députés de Berlin-Ouest, qui remplace l'ancien conseil municipal, a fait choix pour sa présidence du docteur Otto Suhr, social-démocrate.

**ARIS.** La prochaine assemblée générale des Nations nies se tiendra-t-elle à Paris ou à Genève ? La question a été évoquée au cours de l'entretien que M. Trygve e a eu avec M. Robert Schuman au Quai d'Orsay.

**ORTSMOUTH** (Virginie). Ces marins de la flotte e guerre italienne sont venus prendre livraison des trois estroyers d'escorte (au fond) que les Etats-Unis ont édés à leur pays au titre du programme d'aide militaire.

# D'un Samedi à l'autre


PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE


Je souhaitais de saluer encore une fois l'Acropole d'Athènes, oui, une fois encore avant d'être saisi par les disgrâces de l'âge. Je souhaitais aussi de revoir ce haut lieu pendant que notre monde occidental jouit encore d'un semblant d'équilibre. Cette faveur ne m'a pas été refusée. Le bateau que nous avons pris en Égypte pour regagner notre patrie a fait escale au Pirée. Nous avons donc revu la colline sacrée dans une lumière miraculeusement pure et nous avons pu faire oraison. En vérité, la leçon de Renan n'a rien perdu de son efficace. Mais la prière de Renan était dégagée, allégée, simple, somme toute heureuse. Celle que nous sommes amenés à faire, nous autres hommes de 1951, celle-là, je l'ai compris, a l'accent d'une déchirante supplication.

Alors que je voyageais en Extrême-Orient, il m'arrivait parfois, à la vue d'œuvres d'art pourtant admirables, il m'arrivait de sentir un frisson courir sur ma peau, courir sur mon âme, un frisson de défiance et presque de crainte. Tout cela me paraissait quand même trop peu compréhensible pour ma sensibilité, pour mon intelligence occidentales. Je tirais de ma poche la petite médaille où se trouve figurée Minerve et j'invoquais notre déesse de la raison, je me tournais un moment vers l'Ouest, vers l'Acropole.

En revoyant le Parthénon, les Propylées, le temple de la Victoire aptère, j'ai fait, une fois de plus, le vœu que tout adolescent, pauvre ou riche, au terme de ses études, pût, en quelques semaines, accomplir un pèlerinage autour de la Méditerranée, qu'il eût, par ainsi, le bonheur de voir quelque chose de l'Égypte, de la Palestine, de la Grèce et de Rome. Je veux bien reconnaître qu'un tel souhait est chimérique, dans l'état présent du monde. Ce n'est certes pas une chimère absurde. Une journée sur l'Acropole, une journée à Sakkara, une journée à Jérusalem, une journée sur les collines romaines, ce sont là des expériences qui portent plus de fruit que toute une année consumée dans l'étude aride, et même dans cette odeur des livres qui a été pourtant le secret encens de ma vie.

Alors que j'étais un jeune garçon, nous prenions, au collège, de force ou de gré, le sentiment de la civilisation méditerranéenne. Les études humanistes commençaient d'être critiquées par les idéologues, par les palabreurs impénitents qui ont fait tant de mal, depuis, à la cause de l'esprit, chez nous comme ailleurs. Ces études étaient toutefois honorées et poursuivies. Une longue pratique justifiait leur méthode et garantissait leurs effets. De grands malheurs, depuis, nous ont donné à comprendre combien cette civilisation méditerranéenne est belle et comme elle est nécessaire à l'ensemble du monde humain.

★

Assurément nous ne sommes ni des aveugles, ni même des entêtés. Nous savons que la Méditerranée, la mer originelle, n'est plus à la mesure des forces en présence. Nous avons donné notre assentiment à l'idée d'une civilisation atlantique. Nous pensions, dans notre première ferveur, que, de cette civilisation nouvelle, nul peuple de bon vouloir ne devrait être écarté. Ce n'est pas notre faute si le peuple russe, par exemple, qui, pendant deux siècles, a donné des gages magnifiques à l'Occident et dont les grands fleuves, en définitive, viennent se mêler à la vague atlantique, ce n'est pas notre faute si ce grand peuple inquiétant, soudain saisi de délire, s'est détourné de nous.

Je propose que les « Entretiens à quatre » se tiennent sur l'Acropole d'Athènes, dans le petit musée, fermé pour l'instant, et où l'on pourrait transporter quelques fauteuils et une table.

# LA GUERRE EN CORÉE

## *Le correspondant de guerre de FRANCE-ILLUSTRATION parmi les premiers Français décorés*

DÉBARQUÉ voilà sept semaines en Corée, le bataillon français de l'O. N. U., que commande le général Monclar, a pris une part active aux combats acharnés qui se sont déroulés dans le secteur de Wonju.

Tout d'abord, ainsi que nos lecteurs l'ont appris par la relation qu'en a faite dans notre numéro du 20 janvier notre correspondant de guerre Paul Mousset, les volontaires français étaient utilisés à des opérations de nettoyage contre les guérillas qui opèrent dans les montagnes du Nord. Mais le corps expéditionnaire français devait recevoir le véritable baptême du feu devant la ville de Wonju, âprement disputée et qui devait changer de mains à plusieurs reprises. Rattaché à la 2e division de la VIIIe armée américaine, le bataillon procédait dès le 12 janvier, sous un froid polaire et dans la neige, à d'audacieuses contre-attaques dont l'effet fut de désorganiser l'offensive des Nord-Coréens et de barrer aux communistes la route de Chéghon.

Luttant dans des conditions pénibles contre des ennemis nombreux, aguerris et bien armés, nos volontaires, dont certains n'avaient jamais vu le feu, escaladèrent les crêtes montagneuses, se lançant à l'assaut piton par piton, obligeant l'adversaire à se retirer en laissant sur le terrain une cinquantaine de cadavres.

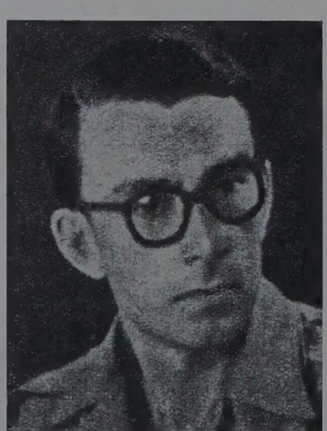
Au cours de ces actions de retardement, le bataillon Monclar, qui, de son côté, a eu dix tués et une vingtaine de blessés, a forcé l'admiration et l'enthousiasme des officiers américains qui suivaient les opérations. Et le général Ridgway, qui commande la VIIIe armée, décorait de l'Etoile d'argent américaine — la Silver Star — sur leur lit d'hôpital les lieutenants Lebeurrier et Lainel, deux officiers blessés en menant à l'attaque nos soldats aux bérets noirs, maintenant populaires sur le front coréen.

La même décoration vient d'être attribuée par le général Ridgway à Paul Mousset, qui a accompagné en Corée le bataillon français, et à notre confrère Pierre Doublet, de l'A. F. P., pour le courage exemplaire avec lequel ils ont assuré, dans des conditions périlleuses, le reportage des récents combats où se sont illustrés les soldats du général Monclar. Nos lecteurs en vivront bientôt les péripéties dans le récit que nous attendons de Paul Mousset à qui *France-Illustration* a câblé ses chaleureuses félicitations.

PAUL MOUSSET (France-Illustration)

PIERRE DOUBLET (A. F. P.).

LIEUTENANT LEBEURRIER.



LIEUTENANT LAINEL.

LA PHOTO CI-CONTRE DONNE L'IMPRESSION DES CONDITIONS DANS LESQUELLES LE BATAILLON FRANÇAIS SE BATTIT HÉROIQUEMENT A WONJU.

Exclusivité de FRANCE-ILLUSTRATION

# Une déclaration de M. René PLEVEN

## CHEF DU GOUVERNEMENT

QUI VA S'ENTRETENIR AVEC LE PRÉSIDENT TRUMAN DE L'ORGANISATION MILITAIRE ATLANTIQUE ET DE LA GUERRE ASIATIQUE

# AVANT SON DÉPART POUR LES ÉTATS-UNIS

Le Parlement, qui vient de voter un important budget de réarmement, a prouvé que la France, si cruellement éprouvée par deux guerres en moins de trente ans, est toujours capable des plus durs sacrifices lorsque son indépendance et le sort de la civilisation sont en jeu.

Il n'y a pas de neutralisme possible pour elle et j'ai, le premier, je crois, condamné cette attitude, chimérique chez certains, mais piège — et le plus dangereux des pièges — pour d'autres, dont les intérêts sont trop visibles et qui essaient de le tendre contre nous.

Dans le conflit idéologique qui divise le monde, la France a choisi. Son choix ne pouvait être autre que de s'unir résolument aux nations qui, avec elle et dans le sillage des idées qu'elle a semées elle-même à travers le monde, défendent la liberté et la démocratie.

Il est évident que cette unité d'action nous demande des sacrifices. Nous en avons fait. Nous en ferons encore. Mais nous ne laisserons pas notre pays comme une proie désarmée en face des desseins d'une puissance énigmatique.

Je rappelle la parole de l'homme d'État athénien, par laquelle j'avais conclu ma déclaration ministérielle et dont je voudrais faire en quelque sorte le slogan de ma politique :

« Il n'y a pas de bonheur sans liberté ni de liberté sans courage. »

Je suis sûr que cette maxime répond à la foi la plus profonde des Français.

ACCUEILLI AU BOURGET PAR M. PLEVEN, M. NEHRU REÇOIT UNE GUIRLANDE EN SIGNE DE BIENVENUE PAR Mme MALIK, FEMME DE L'AMBASSADEUR DE L'INDE.

# L'HOMME DU COMPROMIS ASIATIQUE

*La jeune République de l'Inde et M. Nehru, son chef, ont pris dans le grand drame mondial une position qui déconcerte parfois nos conceptions occidentales.*

*Ayant réalisé l'indépendance de l'Inde, M. Nehru, devenu le champion des nationalismes asiatiques, s'efforce de jouer le rôle bienfaisant de médiateur dans le conflit qui, en Corée, pèse gravement sur la paix du monde. Son ambition serait de jeter un pont entre le monde communiste et le monde occidental. Ses efforts, hélas ! se heurtent à la volonté expansionniste d'un communisme qui s'est donné pour mission d'assujettir les peuples à son idéologie et à sa direction.*

*L'apôtre de la non-violence, l'adepte et le continuateur de Gandhi a le génie de la patience. Les successifs refus opposés par Pékin aux propositions de l'O. N. U. ne le rebutent pas plus que les menaces qui pèsent sur l'Inde elle-même. Pour ne pas perdre le contact avec Mao Tse Toung, M. Nehru a accepté cette mainmise communiste sur le Tibet, qui conduit les troupes chinoises aux frontières de l'Inde. La*

*paix qu'il aspire à voir régner n'existe pas encore dans son propre pays natal, le Cachemire, autour duquel disputent âprement le Pakistan et l'Inde. La position qu'il a prise non seulement dans la question des Etablissements français de l'Inde mais dans le conflit indochinois n'est pas sans jeter une ombre sur les rapports que la France entretient avec la jeune République indienne et qu'elle souhaiterait plus cordiaux encore.*

*Mais si sensibles soient-elles à une France qui, en Extrême-Orient, se trouve placée à l'avant-garde des nations résolues à défendre la liberté, ces divergences s'effacent devant le respectueux accueil dû à l'homme loyal, droit et fier qui, après avoir doté un grand peuple de son indépendance, poursuit son rêve généreux d'une humanité réconciliée dans un monde enfin pacifique.*

# JAWAHARLAL NEHRU

par FRANCIS BRUNEL

VENANT de la Conférence des premiers ministres du Commonwealth, le pandit Jawaharlal Nehru s'est arrêté à Paris pour y rencontrer les chefs des missions diplomatiques indiennes en Europe ainsi que certaines hautes personnalités françaises. A sa conférence de presse tenue le soir de son arrivée, il a abordé certains des grands problèmes de l'heure.

« Depuis la fin de la dernière guerre, a-t-il dit entre autres, d'importants changements sont intervenus en Asie. De nouveaux Etats indépendants sont nés, tels le Pakistan et l'Inde, de nouveaux régimes se sont établis, comme en Chine. Ces changements ont été marqués par des événements bons aussi bien que par des événements mauvais ; bons ou mauvais, ce sont là des faits qu'il faut envisager objectivement, tels qu'ils sont, si l'on ne veut pas se laisser entraîner à des erreurs. Il est certain que l'Occident a quelques difficultés à s'ajuster aux situations nouvelles ainsi créées, mais il importe de reconsidérer toutes choses de façon nouvelle si l'on veut trouver les solutions correspondant aux problèmes et régler ceux-ci de façon humaine. »

La tentative d'établir un équilibre plus stable en Asie, et, par voie de conséquence, dans le monde, fait l'objet des principales préoccupations de Nehru. C'est peut-être dans cet effort que la personnalité du premier ministre indien trouve le mieux un domaine où manifester son grand rêve humaniste. L'idée d'un gouvernement mondial le séduit et lui semble devoir s'imposer un jour à l'humanité, bien qu'à l'heure actuelle cela soit impossible. Mais dans le concert des nations il entend faire de l'Inde le pivot des peuples de l'Asie et, dans la mesure du possible, un intermédiaire entre les blocs qui s'opposent. L'Inde a évidemment une place spéciale dans ce mélange complexe difficilement compréhensible à l'Occident que constitue l'Asie d'aujourd'hui.

L'Inde est à l'heure actuelle, en dehors de l'U. R. S. S., la seule grande puissance ayant des relations diplomatiques régulières avec la Chine et constitue une porte ouverte sur ce pays. C'est ce qui lui a permis de déployer son activité diplomatique dans l'affaire de Corée. Nehru est conscient des responsabilités de l'Inde et de son influence morale incontestable dans l'Asie méridionale. C'est ce qui le place en tête de l'actualité.

Mélange d'Orient et d'Occident assez difficile à définir, marqué par la double influence de Gandhi et de sa formation européenne, plus idéaliste que réaliste, intellectuel raffiné ayant foi dans la technique moderne et se rendant compte de l'impossibilité actuelle pour l'Inde d'abandonner des formes traditionnelles, Nehru se situe entre l'Orient et l'Occident. Il faut connaître sa vie pour pouvoir le comprendre.

## UNE JEUNESSE MILITANTE

La première fois que je revis le pandit Nehru après la guerre, ce fut au mois de juin 1945, vingt-quatre heures après sa libération d'un emprisonnement de trois ans au fort d'Ahmednagar. Il venait d'arriver à Delhi et quelques amis avaient été invités à le rencontrer. Son visage gardait la marque des soucis et des souffrances morales endurées, mais son sourire et l'affabilité de son visage restaient ses caractéristiques dominantes. Nehru était entièrement habillé de blanc, jodhpur, curta et casaque en *khadar*, cotonnade filée et tissée à la main. C'était à la veille de décisions importantes qui allaient fixer le déroulement d'événements concernant le cinquième de l'humanité. Désigné dès cette époque par Gandhi comme son « héritier spirituel et politique », Nehru rêvait de conduire jusqu'au bout son peuple vers l'indépendance, selon une méthode sans précédent dans l'histoire, la non-violence.

Né le 14 novembre 1889, Jawaharlal était le seul fils d'un homme de loi réputé, Motilal Nehru, d'une famille aristocratique hindoue du Cachemire. N'ayant pas beaucoup de camarades dans son enfance, son esprit se tourna rapidement vers l'étude et la méditation. A treize ans il devient membre de la Société théosophique, qui groupait à cette époque un grand nombre de hautes personnalités politiques indiennes. A quinze ans il est conduit à Cambridge, où il reçoit une formation spécifiquement anglaise, il étudie les sciences naturelles, prend part aux activités des *Majlis*, organisation d'étudiants indiens, puis fait du droit. En 1912 il rentre aux Indes et devient avocat à la Haute Cour d'Allahabad, où son père avait déjà conquis une célébrité notoire. C'est alors qu'il se lance corps et âme dans la politique, entraîne avec lui son père, qui donne tous ses biens et sa fortune à la cause nationale. Il est élu secrétaire de la *Home Rule League* en 1918, puis membre du comité directeur du Congrès national panindien, auquel depuis cette date il a toujours été réélu.

### L'EMPRISONNÉ

Commence alors une longue suite d'emprisonnements qui lui vaudront plus de neuf années de détention. En mai 1922 il est arrêté pour avoir pris part à l'organisation de *hartals*, sorte de grève civile généralisée, comportant l'arrêt total de toute activité et la participation à de grandes prières religieuses à l'occasion de la visite du prince de Galles aux Indes. Relâché six mois après, élu secrétaire général du Congrès national, il devient l'un des édiles d'Allahabad. Des troubles graves éclatent dans l'Etat de Nabha à la suite de l'interdiction par le résident britannique de la célébration par les Sikhs d'une grande cérémonie religieuse. Il se rend sur place, est arrêté et jeté en prison. Quand il en sort il est terrassé par une violente typhoïde. Il va en Europe pour rétablir sa santé, puis voyage en Italie, en Suisse, en Belgique, en Allemagne et en Russie. Nous sommes en 1926. A son retour il participe à une conférence inter-partis pour formuler une Constitution de l'Inde. Il se trouve en opposition avec son père et avec Gandhi, et il insiste pour que le but final à atteindre soit l'indépendance complète de l'Inde et non le simple statut de dominion. 1929 marque son élection comme président du Congrès national panindien. Le 31 décembre, à Lahore, le Congrès adopte sa résolution d'indépendance, ce qui le fait littéralement sauter de joie. Il est réélu à la présidence. En 1930, pour avoir participé à la campagne du sel, il est condamné à six mois « d'emprisonnement rigoureux ». Libéré en janvier 1931, il est à nouveau arrêté en décembre et reste en prison jusqu'en 1933. Survient un violent tremblement de terre qui détruit une partie du Bihar, et Nehru se rend dans la région sinistrée pour organiser les secours aux déshérités. De février 1934 à février 1935 il est à nouveau en prison. A sa libération il doit conduire en Europe sa femme gravement malade ; elle y meurt un an après. Et c'est là un des drames les plus douloureux de la vie, car elle aussi avait beaucoup sacrifié à la cause de l'Inde et connu les geôles, la séparation et la maladie. Il l'avait épousée en 1916 et n'eut d'elle qu'une fille, Indira, qui parle délicieusement le français et qui reste l'hôtesse de sa maison à la Nouvelle-Delhi.

A son retour vers les Indes il reçoit une invitation à rencontrer Hitler et Mussolini, mais lorsque son avion fait escale pour une nuit à Rome, Nehru décline à nouveau avec fermeté l'offre d'entrevue qui lui est renouvelée par le dictateur italien.

Pour la troisième fois réélu président du Congrès en décembre 1936, il visite la Malaisie et la Birmanie, et se rend compte de la condition des travailleurs indiens, puis, en 1938, va à nouveau en Europe, dont le ciel s'obscurcit, passe par Londres, Paris et Vienne. L'année suivante il séjourne en Chine. A la déclaration de guerre il proclame qu'il poursuivra son but suprême : la libération de l'Inde. Arrêté en 1940, il est libéré la veille de l'entrée en guerre du Japon, participe aux négociations Stafford Cripps de 1942, qui se terminent par un échec.

C'est alors qu'en août 1942 se déclenche un vaste mouvement d'action directe pour la libération de l'Inde. Il est arrêté avec tout l'état-major du Congrès et emprisonné au fort d'Ahmednagar pour trois ans, pendant lesquels il doit se contenter de lire et de jardiner ; il lit plus d'un millier de livres, écrit une grande fresque de l'Inde, *Discovery of India*, et plante des arbres qu'il arrose lui-même quotidiennement. Depuis 1945 il reste constamment sur la brèche, payant de sa personne, partagé entre mille obligations auxquelles il se soumet avec une évidente bonne grâce, s'imposant un labeur personnel incessant.

### L'INDE DIVISÉE

En face de lui une force, jusqu'alors considérée comme quantité négligeable, s'affirme et s'organise. La Ligue musulmane formule, pour la première fois, en 1940, à Lahore, son programme politique et réclame la création d'un Etat musulman indépendant. Son chef, Mohammed Ali Jinnah, ancien membre du Congrès national, doté d'un esprit d'une logique imperturbable, d'une intransigeance dégagée de tout sentimentalisme, va soumettre les chefs du Congrès à une épreuve de résistance très rude en leur appliquant, sans leur donner le moindre répit, un véritable jiu-jitsu politique, basant sa stratégie sur l'exploitation de la force et de l'influence même de l'adversaire.

En quelques années Jinnah arrive à ce résultat prodigieux : la division de l'Inde et la création du Pakistan. Les armes sont différentes, l'un formule la « théorie des deux nations », basée sur la différence de religions, et pratique une politique de revendications permanentes. L'autre reste lié par la doctrine de Gandhi, basée sur la non-violence et le compromis. Nehru, souvent en désaccord manifeste avec Gandhi, s'incline pourtant en définitive devant ses idées. C'est ainsi que la Ligue entrera dans le gouvernement provisoire, malgré l'opposition des membres du comité directeur du Congrès, et que la politique d'action directe lancée par Jinnah pourra marquer la division virtuelle de l'Inde dès la fin de 1946.

### PREMIER MINISTRE

Après les semaines mémorables qui jalonnent les dernières étapes de la marche à l'indépendance, les conférences de Simla, Jawaharlal Nehru devient vice-président et ministre des Affaires étrangères du gouvernement provisoire national en septembre 1946, et, le 15 août 1947, après l'acte d'indépendance, premier ministre de l'Inde avec les portefeuilles des Affaires étrangères, des Relations du Commonwealth et de la Recherche scientifique.

Les luttes religieuses, le problème des réfugiés et sinistrés, le bouleversement d'une administration géante qui s'est trouvée du jour au lendemain divisée sur des bases religieuses et territoriales à la fois ; la guerre du Cachemire, la misère des masses, le développement industriel et économique, la juste répartition des denrées, voilà une série de lourds problèmes qui ont accueilli le gouvernement à son avènement.

Devant cette toile de fond indienne Nehru se dresse, impétueux et intrépide dans l'action, travailleur acharné et exigeant, l'esprit ouvert et vif, prenant un intérêt personnel à toutes choses, animé d'un socialisme spirituel, à la recherche de compromis évitant les solutions brutales. Jawaharlal Nehru a le sentiment que l'Inde peut jouer un rôle essentiel dans le monde, selon une nouvelle dimension, peut-être. Et si l'Asie semble tenir une place prépondérante dans sa vision politique, c'est que l'Inde est devenue le chef de file des nations d'Orient.

### UN IDÉAL HUMAIN

Malgré certaines réactions anaphylactiques un peu vives — et qui sont dues à des souvenirs encore trop proches — Jawaharlal Nehru sait que l'Occident reste une valeur et une force indispensables au monde. Il rêve d'un monde libéré de la crainte. Dans la récente conférence de presse il insistait sur la nécessité d'écarter des rapports humains les solutions violentes afin d'établir un règne humain. « Maintenant sa liberté d'action dans les affaires étrangères et dans le développement économique du pays, l'Inde doit continuer à agir en tant qu'Etat membre des Nations Unies, coopérant avec les autres Etats pour l'établissement de la paix mondiale et de la liberté. »

Nous retrouvons ici l'affirmation de l'idéal spirituel et humaniste qui demeure la grande inspiration du peuple indien. Vie tourbillonnante s'il en fut, au centre même de l'évolution politique de l'Inde, qui passe d'un régime théocratique et médiéval à la phase moderne, au milieu même de ces masses immenses d'un peuple qui vénère ses chefs avec un sentiment voisin de la religiosité. C'est ainsi qu'un jour, après sa libération, au cours d'une tournée politique dans les Provinces Unies, la foule pressée autour de Nehru lui donne spontanément son pesant d'or et d'argent sur une balance primitive, pour l'avancement de la cause nationale !

Pays étrange, certes, que cette immense terre de l'Inde, comparable à aucune autre, creuset et berceau d'une civilisation et d'une culture qui se perdent dans la nuit des temps, mouvante et inaltérable à la fois, conquise et inchangée cependant, dotée d'une puissance assimilatrice étonnante, univers à découvrir pour l'étranger comme pour l'Indien lui-même, où la conception de « nation » au sens occidental n'est encore conçue ou désirée que par une minorité occidentale. Mais cette notion même n'est-elle pas déjà dépassée aujourd'hui ?

Derrière les vagues de fond et les changements qui brassent ces foules immenses, derrière ces plaines poussiéreuses et ces prodigieuses chaînes himalayennes, ce monde de forces et de symboles, peut-être l'Inde possède-t-elle encore, cachés sous les couches de l'apparence, un sens vivant de l'universel et une profonde sagesse essentiellement humaine ? Peut-être lui faut-il se retrouver elle-même, comme à tous les peuples leur faut-il retrouver le sens de l'humain ?

TENIERS LE JEUNE

*Le Buveur*

Ce tout petit tableau fut un des plus admirés à la Galerie Charpentier lors de la vente mémorable de la succession N. K..., en décembre dernier. Le chevalier Camberlyn, qui posséda cette œuvre jadis, la fit graver par Frédéric Hillemacher. Plus récemment elle avait fait partie de la célèbre collection de Ridder. Son succès s'explique par sa densité d'expression sous un format aussi réduit (17 cm.×14 cm.), car elle symbolise en quelque sorte l'évolution de Téniers lui-même. Il y rassemble en effet tous les éléments constitutifs de son art. Le souvenir de Brouwer, dont il s'était d'abord inspiré, apparaît dans la silhouette du vieux paysan tandis que le large sourire aux lèvres du jeune homme est une réminiscence de Frans Hals. Mais *le Buveur*, à qui l'artiste semble s'être identifié, lève avec confiance son verre à son propre avenir. Déjà sa forte personnalité s'affirme dans l'harmonie neuve et légère de cette composition.

# S. M. GUSTAVE VI

## PRONONCE AU PARLEMENT SUÉDOIS

## SON PREMIER DISCOURS DU TRÔNE

TANDIS QUE LE ROI GAGNE EN CARROSSE L'AILE SUD DU PALAIS, LES DEUX ASSEMBLÉES ARRIVENT EN CORPS POUR ENTENDRE LE DISCOURS DU TRONE.

LA GARDE, DONT L'UNIFORME N'A PAS CHANGÉ DEPUIS CHARLES XI, ESCORTE LE ROI, DE LA CHAPELLE OU EST CÉLÉBRÉ UN SERVICE RELIGIEUX (CI-CONTRE) A LA SALLE DES ETATS. — LES DAMES DE LA COUR PORTENT DES COSTUMES DE STYLE.

LES fastes d'un des plus vieux royaumes de la vieille Europe revivent chaque année dans la cérémonie d'ouverture de la session du Riksdag, le parlement suédois, que S. M. Gustave VI a présidé, pour la première fois depuis son avènement, le 11 janvier. Pour gagner l'aile sud du palais royal, où sont situées la chapelle et la salle des Etats, le souverain quitte les appartements qu'il occupe dans l'aile opposée et traverse la cour d'honneur, immense quadrilatère autour duquel sont groupés les bâtiments. Après avoir, dans la chapelle, assisté à un service religieux, le roi va prendre place sur son trône, dans la salle des Etats. C'est là que, devant les deux Assemblées, dont les présidents viennent s'incliner devant lui en signe d'hommage, le roi prononce le discours du trône. Cette cérémonie, où le fonctionnement du gouvernement parlementaire s'inscrit dans le cadre d'un protocole séculaire, symbolise bien la vie politique de la Suède, pays qui a su associer l'évolution démocratique et la sauvegarde des traditions.

# LA FRANCE
## RELÈVE SES RUINES

# RECONSTRUCTION ET LOGEMENT
## LE BILAN DES RÉALISATIONS

PAR ROLAND CADET (*)
Directeur des Dommages de Guerre

CINQ ans après la fin de la guerre on peut dresser le bilan des réalisations. Les obstacles à vaincre, les tâches urgentes à accomplir ont pu, à l'origine, ralentir le démarrage de la reconstruction ; mais ce démarrage a eu lieu et ce stade est à l'heure présente largement dépassé. Deux périodes sont facilement dissociables parce que correspondant à ces deux tâches nettement distinctes : la période qui va jusqu'à la fin de 1947 est, en même temps que la période de pénurie, celle des tâches urgentes, des mesures indispensables pour mettre en marche la reconstruction ; la seconde, qui commence en 1948, est celle où la reconstruction se développe dans tous les secteurs.

### LES TACHES URGENTES

L'ETAT doit d'abord lui-même parer au plus pressé : d'une part, il procède aux premiers travaux d'intérêt général, rétablit les voies ferrées, les routes, les ponts ; d'autre part, il réalise les travaux préliminaires indispensables à la reconstruction future : déminage, arasement des immeubles, enlèvement des décombres, comblement des trous de bombes. Au 31 décembre 1947 ce travail est pratiquement terminé : plus de 400.000 hectares de terrain sont déminés, 30 millions d'engins sont enlevés ou déterrés, 67 millions de mètres cubes de décombres sont déblayés et 68 millions de mètres cubes de trous de bombes sont comblés.

Jusqu'à la fin de 1947 la pénurie des matériaux de construction et les modestes crédits prévus pour la réparation des dommages de guerre ne permettaient pas d'envisager le démarrage de l'ensemble de la reconstruction : c'est le charbon qui manque le plus, et avec lui tous les matériaux de construction dont la fabrication fait appel au charbon : l'acier, le ciment, la chaux, les tuiles, les briques et le plâtre. Aussi, le M. R. U., pour utiliser au mieux les moyens existants, porte-t-il son effort, entre 1945 et 1947, sur les reconstitutions les plus urgentes ou les plus utiles sur le plan économique.

Il est impossible de beaucoup reconstruire, mais il faut reloger au plus vite le plus grand nombre de sinistrés. Le M. R. U. prend seul cette immense charge ; dans les délais les plus rapides il édifie des constructions provisoires et procède au maximum de réparations. Les résultats obtenus, au prix d'efforts considérables, sont remarquables : au 31 décembre 1947 près de 100.000 baraquements provisoires sont construits et, sur un total de 1.900.000 bâtiments partiellement sinistrés, 1.300.000 ont fait l'objet de réparations. En même temps le ministère lance le premier programme d'immeubles définitifs ; il met en chantier 15.000 « I. S. A. I. » (1) à Orléans, à Amiens, à Caen, partout où les destructions ont été les plus massives.

Ce qui reste en matériaux et en argent est mis à la disposition des sinistrés, mais avec un impératif, celui de reconstruire en priorité le potentiel économique du pays : pour relever toutes nos ruines il faut non seulement rétablir les voies et moyens de communication, mais il faut aussi remettre en marche préalable l'économie du pays, notamment nos industries de base, celles qui doivent le plus utilement concourir à la reconstruction. Dès la libération le maximum de moyens est remis aux sinistrés industriels. Les résultats de cette politique s'inscrivent rapidement dans les chiffres : 7.000 logements d'habitation définitifs étaient reconstruits au 31 décembre 1947 et 17.500 étaient en chantier ; à la même date, 9.350 bâtiments industriels étaient terminés et 15.000 étaient en cours de reconstruction. Cette période, qui est en même temps celle des tâches urgentes et celle de la pénurie, fut la plus rude que connut le M. R. U. Avec un minimum d'hommes et de moyens il fallait réaliser vite et beaucoup. Dès la fin de 1947 l'immense effort qui a été réalisé permet d'envisager le prochain démarrage de l'ensemble de la reconstruction.

En 1948 revient enfin l'abondance des matériaux de construction avec une production et une importation suffisantes de charbon. En 1948 les crédits budgétaires augmentent sensiblement, ils passent de 127 milliards en 1947 à 181 milliards ; les premiers emprunts de sinistrés sont lancés avec succès. La reconstruction commence pour l'ensemble des biens endommagés ; un moment ralentie par la hausse des prix du bâtiment de l'ordre de 60 % qui, au cours de 1948, réduit le volume envisagé de la reconstruction, celle-ci reprend vigoureusement dès le début de 1949. Dans deux secteurs, celui du logement et celui de l'industrie, l'effort a été considérable.

### LE LOGEMENT

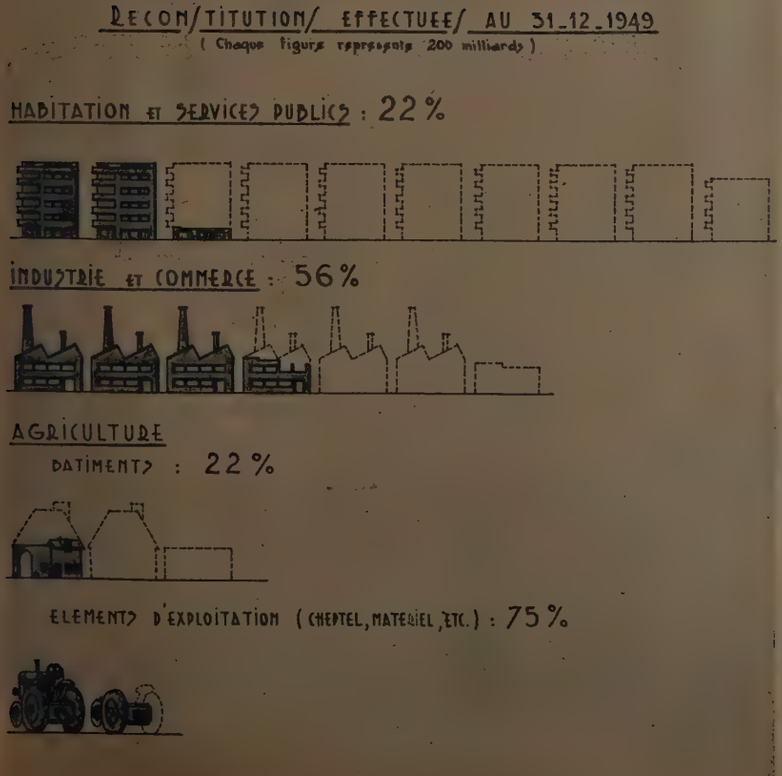
LE logement, préoccupation première du ministère de la Reconstruction, tient une place de plus en plus importante dans les réalisations. En ce qui concerne la reconstruction des logements totalement détruits :

— depuis l'origine jusqu'au 31 décembre 1947, 7.000 avaient été reconstruits et 17.500 étaient en chantier à la fin de cette même année ;
— au cours de l'année 1948, 7.100 avaient été reconstruits et 39.300 étaient en chantier à la fin de l'année ;
— au cours de l'année 1949, 18.100 avaient été reconstruits et 55.000 étaient en chantier au 31 décembre 1949.

Au total, à la fin de l'année 1949, 32.200 logements étaient reconstruits et 55.000 étaient en cours de reconstruction. Si l'on ajoute à cet effort de réparation des dommages de guerre les reconstructions effectuées depuis la libération par les non-sinistrés (H. B. M., H. L. M., secteurs nationalisés.

(*) Voir *France-Illustration* du 20 janvier 1951.

(1) Immeubles sans affectation individuelle, construits par l'Etat et destinés à être cédés aux sinistrés en échange de leur indemnité de dommages de guerre.




particuliers, etc.), la France avait construit, entre la date de la libération et la fin de l'année 1949, 107.000 nouveaux logements, et près de 104.000 étaient en chantier au 31 décembre 1949.

L'année 1950 a vu s'accentuer cette progression : d'après les derniers chiffres connus, entre le 1er janvier et le 1er octobre de cette année, 46.350 nouveaux logements ont été reconstruits et 137.000 se trouvent en chantier. Sur ces chiffres, la part de la reconstruction est de 19.300 logements reconstruits et de 66.000 en chantier.

Une telle progression est certes le résultat de l'augmentation des crédits budgétaires mis à la disposition des sinistrés et du succès des emprunts lancés ; mais elle a été largement facilitée par l'amélioration de la situation économique, la stabilité de la monnaie depuis la fin de 1948, et, il faut le souligner, elle est pour une grande part la conséquence des dispositions législatives de tous ordres adoptées par le parlement ; hier la nouvelle législation sur les loyers, les aménagements fiscaux consentis aux nouveaux propriétaires ; aujourd'hui les primes à la construction ont, sans conteste, favorisé ce redressement et permettront sans doute de résoudre dans les années à venir le problème angoissant de l'habitat.

Partout des maisons nouvelles s'édifient, non pas selon un style imposé, mais selon une harmonie à laquelle président avec précaution les représentants du ministre de la Reconstruction. Dans les grandes villes, au Havre, à Amiens, à Rouen, à Caen, de beaux immeubles se dressent sous la direction des maîtres de notre architecture ; à Mulhouse, à Toulon, à Blois, des projets s'élaborent rajeunissant les vieux quartiers ; dans nos petites cités, dans nos campagnes, à Saint-Malo, à Gien, à Saint-Tropez, autour de Colmar, dans le Vercors nos hommes de l'art retrouvent une couleur locale toujours vivante, mais rénovée par la technique moderne.

## LA GRANDE INDUSTRIE

Dans le domaine industriel, dès la libération le maximum de moyens est mis en œuvre, tant par l'Etat que par les sinistrés eux-mêmes. Les résultats d'une étroite collaboration entre les industriels et le ministère de la Reconstruction permettent de mesurer l'ampleur de la tâche accomplie.

# Les DOMMAGES de GUERRE ont **versé cent mille francs** toutes les :

**420 secondes, en 1945.**

**100 secondes, en 1946.**

**50 secondes, en 1947.**

**26 secondes, en 1948.**

**14 secondes, en 1949.**

**10 SECONDES, EN 1950.**

M. Claudius Petit disait récemment à la tribune du parlement : « On a pu reconstituer en un temps record, au grand étonnement du monde et pas assez peut-être à l'étonnement des Français, aussi bien les ports que les ponts et les routes, aussi bien nos moyens de communication de toute nature que les moyens de production susceptibles de rétablir la prospérité dans le pays. »

Au 31 décembre 1949 (1) les grandes industries et les ports sont reconstitués dans la proportion de 75 %. Les chiffres sont les suivants : 640 à 660 milliards de travaux étaient nécessaires pour remettre en état nos grandes « industries de base », ainsi que les ports ; à la fin de l'année 1949, 140 à 160 milliards seulement restaient à exécuter : la sidérurgie était reconstituée à 85 % de son potentiel d'avant guerre ; les houillères, à 95 % ; les industries chimiques et les industries mécaniques, à 80 % ; les chantiers de constructions navales, à 90 % ; les industries aéronautiques, à 85 % ; les industries de matériaux de construction, à 70 % ; les industries textiles, à 60 % ; le programme de reconstitution de notre parc fluvial, qui s'achève à la cadence actuelle de deux bateaux par jour, sera terminé en 1951. Nos grands ports ont retrouvé et souvent même dépassé leur trafic d'avant guerre : au Havre, 121 grues modernes sont en place, les docks frigorifiques, entièrement reconstruits ; à Rouen, 101 grues ont été achetées, à Bordeaux, 150, à Marseille, 120 et à Dunkerque, 54 ; partout les quais sont rendus au trafic, les hangars et magasins nécessaires sont rétablis.

La reconstitution de notre industrie s'est ainsi effectuée dans des conditions exceptionnelles, les ministères compétents : Economie nationale, Industrie et Commerce, et le Commissariat général au Plan, ont activement participé à ces réalisations ; les plans qu'ils ont établis ont toujours permis de rénover, de moderniser nos industries, ils ont bien souvent aussi facilité une nouvelle répartition des activités industrielles en dirigeant la reconstruction vers les secteurs dont la production devait être développée au détriment des secteurs suffisamment outillés. Mais il revient à nos industries, à leurs collaborateurs et à leurs ouvriers une grande part dans les résultats obtenus.

du total des destructions. La reconstruction effective de ces bâtiments n'est pas sensiblement plus élevée : on estime qu'ils sont, au 31 décembre 1949, reconstruits dans la proportion de 22 %. Les propriétaires dont les immeubles ne sont pas encore suffisamment rentables ne sont pas incités à reconstruire sans l'aide financière de l'Etat. Les mesures prises en faveur de la reconstruction commencent seulement à produire leur effet.

Par contre, en ce qui concerne l'industrie et le commerce, si les paiements effectués représentent 31 % du total des destructions immobilières et des pertes en matériel, les reconstitutions déjà faites — dont la rentabilité est ici évidente — sont nettement supérieures à celles qui résulteraient de ces chiffres. Notre grande industrie — les industries de base et les ports — est effectivement reconstituée au 31 décembre 1949 dans la proportion de 75 % ; l'ensemble des établissements industriels et commerciaux, dans la proportion de 56 %.

De même, en matière d'éléments d'exploitation agricole, si les paiements effectués au 31 décembre 1949 ne dépassent pas 14 % du total des pertes subies, en réalité, nos agriculteurs ont déjà largement, sinon totalement reconstitué leur cheptel, leur matériel et leurs récoltes. Les reconstitutions faites seraient au 31 décembre 1949 de l'ordre de 70 à 80 %.

Au total, si — comme nous l'avons dit plus haut — l'aide financière apportée par l'Etat ne représente encore qu'un peu plus de 25 % de la dette de l'Etat, les reconstitutions réellement effectuées sont, quant à elles, de l'ordre de 35 à 40 % pour les différentes catégories de dommages de guerre.

Tel est le bilan des réalisations à la fin de 1949. Il participe, certes, à l'incertitude inhérente à toute statistique, mais il n'en montre pas moins l'effort considérable fait depuis la libération par les sinistrés et par le ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme. En matière de reconstruction, le mécanisme juridique, administratif et technique est lent à mettre en place et difficile à faire démarrer. La mise en place et le démarrage sont actuellement réalisés ; ce stade est, en 1951, largement dépassé.

DEUX ENSEMBLES HARMONIEUX RÉALISÉS PAR LES ARCHITECTES DE LA RECONSTRUCTION : LE QUAI DE L'ESTRADE, A GIEN, DU A M. BAZIN, ET LE QUAI ESMÉNARD, A SANARY-SUR-MER, QUI A ÉTÉ REBATI PAR M. MIKÉLIAN.

Actuellement un nouveau programme de travaux, qui a été lancé au début de 1950, est en cours d'exécution et il est permis d'espérer que les programmes qui devront être lancés en 1951 et peut-être en 1952 suffiront, à la cadence actuelle de la reconstruction industrielle, pour terminer l'ensemble des travaux nécessaires pour rendre à nos industries de base leur potentiel de production.

Ainsi, parallèlement, l'œuvre s'achève dans le domaine industriel, tandis que la reconstruction des logements d'habitation prend son plein développement — priorités indispensables dans la politique de la reconstruction.

### QUELQUES CHIFFRES

En dehors de ces deux domaines, d'autres réalisations très nombreuses sont aussi en cours. Pour dresser un bilan plus complet de l'ensemble des résultats dans tous les domaines des dommages de guerre, il faut comparer deux catégories de chiffres : les chiffres des destructions et ceux des reconstitutions déjà réalisées. La charge de la réparation des dommages de guerre incombant au M. R. U. (2) s'élève, ainsi qu'il a été indiqué dans notre précédent article, à environ 5.000 milliards de francs 1951. Au 31 décembre 1949 l'Etat avait payé, depuis l'origine des travaux, soit sur crédits budgétaires ou sur fonds d'emprunt, soit par remise de titres, 700 milliards obtenus en totalisant les sommes dépensées chaque année. En réévaluant ces sommes en francs 1951 on obtient un chiffre de paiements de l'ordre de 1.300 milliards, soit un peu plus du quart des dépenses totales de la reconstruction.

Mais, en fait, la reconstruction est beaucoup plus avancée que ces chiffres ne le montrent, car ils ne donnent pas, en effet, un aspect suffisamment précis du problème ; les sommes payées se répartissent de façons très différentes entre les diverses catégories de dommages ; d'autre part, les reconstitutions effectivement réalisées sont souvent très supérieures à celles qui résulteraient de ces chiffres, en raison principalement de l'effort des sinistrés qui, dans de nombreux domaines, ont entrepris leurs travaux sans attendre l'aide de l'Etat :

Au 31 décembre 1949 les paiements effectués pour la reconstruction des bâtiments d'habitation et des bâtiments agricoles représentent 17 % environ

(1) Ces chiffres du 31 décembre 1949 sont les derniers connus au moment de la parution de cet article.

(2) Il s'agit de l'ensemble des dommages causés aux biens immobiliers ou mobiliers, à l'exclusion de ceux ayant atteint les biens de la S. N. C. F. et les édifices ou ouvrages publics appartenant à l'Etat.

ENCLOS DANS CES CARTONS, LE CHARME DE PARIS EST PRÊT A S'ENVOLER AU LOIN.

# CABOTEURS DU CIEL

A NOTRE époque de voyages ultra-rapides et de tours du monde éclair, il n'est pas indifférent de rappeler — ainsi que l'a fait *France-Illustration* le 13 janvier — que l'avion, avant de transporter sous toutes les latitudes des centaines de milliers de passagers, s'était essayé avec succès, et non sans beaucoup d'audace, à l'honorable métier de facteur des postes, emportant sous ses ailes de l'autre côté de la terre des messages particuliers et ces « lettres de marchands » dont Saint-Exupéry nous a parlé avec un si souverain mépris. Car en franchissant naguère, dans les conditions d'insécurité les plus folles, déserts et océans les sacs postaux d'un Guillaumet, d'un Lefèvre ou d'un Serre ont pratiquement ouvert la voie des airs à l'une des exploitations commerciales les plus pittoresques du demi-siècle : celle du fret aérien.

Aujourd'hui, du cap Nord à Johannesburg, de Bangkok à San-Francisco, de Buenos-Aires à Téhéran, des cargos volants sillonnent toutes les grandes routes du ciel, et il n'est guère de marchandises, quels que soient leur poids, leur surface d'encombrement et leur volume, qui ne puissent bénéficier des avantages et des commodités que comporte leur acheminement d'un pays à l'autre, de continent à continent, par les moyens dont disposent nos compagnies de navigation aérienne.

J'ai vu à l'aéroport de Maïquetia, qui dessert Caracas, capitale du Venezuela, un autobus américain descendre majestueusement du ventre d'un cargo géant ; et sur le terrain de Fort-Lamy, en A.-E. F., le courrier d'Alpes-Provence embarquer une panthère apprivoisée. Je cite à dessein cette jeune compagnie française qui, particulièrement dans le domaine du fret, a su donner l'exemple d'une activité méritoire et rend actuellement de grands services au pays dans le cadre du programme national de rénovation et de mise en valeur de nos territoires africains... Cela en effectuant par avion-cargo des transports de marchandises de toute nature entre la métropole et le Centre-Afrique et en assurant la rotation intérieure du fret sur le circuit intercolonial A.-O. F.-Cameroun, de Zinder à Douala, via Fort-Lamy, Bangui, Brazzaville, Pointe-Noire et Port-Gentil. Cette même société prolongera dans un avenir très prochain son trafic vers le Fezzan et le Tibesti et réalisera la jonction essentielle A.-E. F.-Djibouti, par Khartoum et Asmara.

Sans doute le public est-il moins familiarisé avec les divers aspects de ce travail souvent ingrat et peu spectaculaire, mais fort utile, qu'avec certains à-côté purement anecdotiques que l'image s'est plu à vulgariser.

Il n'en demeure pas moins que le développement indéniable qu'a pris depuis quelques années le trafic du fret par la voie des airs a profondément modifié les données du problème des échanges. A telles enseignes qu'on a pu voir tout récemment s'organiser dans les principales métropoles de l'univers des « Bourses de fret aérien ». L'idée, née à Londres, où s'ouvrait dès 1947 au sein du séculaire « Baltic Exchange » une section aérienne du fret dénommée « Airfreight Baltic Exchange », a été reprise un an plus tard à Paris, qui possède maintenant une « Bourse internationale du fret aérien », laquelle a d'ailleurs servi de modèle à celles, plus récentes encore, d'Anvers, d'Amsterdam et de Milan. Cet organisme a pour objet de grouper et de négocier les offres ou les demandes de transport de marchandises ou d'affrètement d'appareils et, d'une façon plus générale, de veiller à la « normalisation », sur des bases commerciales valables, des transports de fret par air. Il est évident qu'une organisation systématique de l'offre et de la demande s'impose si l'on veut éviter qu'une importante proportion de la capacité des transporteurs aériens ne demeure inutilisée. C'est dans cet esprit que certains souhaiteraient voir s'installer, ici et là, hors des grands centres de la métropole et de l'Union française, des « collecteurs de fret », exempts de préoccupations spéculatives, et qui auraient pour mission de multiplier les contacts entre les compagnies et la clientèle.

Contrairement à ce que l'on a pu prétendre, le transport du fret aérien « paie ». (En moins de deux ans le trafic marchandises d'une firme telle que la S. T. A. A. P. a augmenté de 800 %.) Et il paiera de mieux en mieux, de plus en plus, dans la mesure où, d'une part, nous disposerons d'une flotte marchande réellement spécialisée ; où, d'autre part, les échanges se verront soumis aux règles d'une discipline indispensable. D'ores et déjà l'avion, en tant que transporteur de denrées périssables, de colis d'urgence, d'objets précieux ou de première nécessité, est devenu l'un des principaux auxiliaires de l'économie nouvelle.

Je songeais à cela dernièrement en regagnant Marseille, retour d'un voyage en Afrique-Orientale, à bord du D.C.3 qui régulièrement, dans les deux sens, promène son ombre furtive du Parthénon au Colisée, sur le chemin de ciel qui relie l'escale djiboutienne au Lacydon des Phocéens. Parmi les caisses de tout format entassées dans la soute à bagages il y avait un petit paquet sans beaucoup d'apparence, mais dont la perte eût momentanément privé l'élégance parisienne d'un peu de son charme légendaire. C'était un colis de musc de civette, produit éthiopien au moyen duquel on « fixe » les parfums les plus volatils. Cette substance animale, aussi rare que chère et qui requiert un transport rapide, est expédiée dans des cornes de bovidés... L'avion qui l'achemine ainsi chaque mois, en quelques heures, vers le laboratoire des magiciens de la beauté a sa part de responsabilité dans l'accomplissement du miracle quotidien de Paris. Et c'est là un mérite qu'avec d'autres il convient — n'est-il pas vrai ? — de porter à l'actif des ailes françaises.

SERGE HYB.

PETITS ET GRANDS, POUSSINS ET ÉLÉPHANTS, L'AVION TRANSPORTE TOUS LES ANIMAUX... EXCEPTÉ LES GIRAFES. ON SAIT QU'IL LUI ARRIVE ÉGALEMENT DE PRENDRE A SON BORD DES CHEVAUX DE COURSE. MAIS ON LUI CONFIE EN GÉNÉRAL DES COLIS PLUS COURANTS, PAR EXEMPLE DES BICYCLETTES, ET, PLUS SOUVENT ENCORE, PARMI BIEN D'AUTRES DENRÉES PÉRISSABLES, DES FLEURS, DES FRUITS.

VOYONS... QUE DIT LE CIEL ?... BAH !... IL FAIT BEAU CE MATIN. TOURNONS A DROITE ET PRENONS LE CHEMIN DES ÉCOLIERS.

PHOTOGRAPHIES WERNER BISCHOF

HEP !... TAXI !
ARRÊT FACULTATIF.

# LES PINGOUINS D'EDIMBOURG

AVEC SES BRAS CROISÉS DERRIÈRE LE DOS, SCOTT, LE GARDIEN, A FINI PAR RESSEMBLER A SES PENSIONNAIRES, DONT IL A D'AILLEURS, A FORCE DE LES SUIVRE, ACQUIS LA LENTE DÉMARCHE.

REDINGOTE sombre sur plastron blanc, la démarche digne et mesurée, l'une des plus honorables familles d'Edimbourg, celle des pingouins du zoo, part pour sa promenade quotidienne. Sur le coup de 10 heures, le gardien, John Scott, leur a ouvert la porte.

Voici les vingt-cinq pingouins sur le trottoir. La troupe hésite un instant. Les plus vieux, les plus expérimentés, scrutent le ciel, s'interrogent :

— Voyons... Que dit le ciel ? Si la pluie menace nous partirons par la gauche. Le circuit est plus court... Bah !... Il fait beau ce matin. Tournons à droite et prenons le chemin des écoliers.

Leur décision prise, les ancêtres s'ébranlent. Certains d'entre eux sortent ainsi chaque jour depuis plus de trente ans. Aussi passent-ils, hautains et blasés, ignorant les passants et la circulation. Ils entraînent derrière eux leurs congénères comme des répétiteurs menant un pensionnat. Il leur faut parfois être sévères. Car les plus jeunes pingouins ne possèdent ni le plumage bien lustré des vétérans, ni leur sagesse. Ils musardent volontiers, s'attardent à contempler le théâtre de la rue. Les « bus », les voitures, les piétons, les boutiques, tout les intéresse, tout les arrête. Et bien souvent le fidèle John Scott, qui les suit patiemment, doit ramener vers le gros du troupeau quelque traînard qui s'essouffle, en une course lourde et oscillante, à rejoindre ses camarades.

Ainsi, sous l'œil indifférent des passants, le regard amusé des touristes et la férule paternelle de leur gardien, la promenade se déroule paisiblement. Vers 11 heures, elle est achevée. Les pingouins regagnent leur « home », rapportant aux prisonniers moins privilégiés qu'eux, dont aucune sortie ne vient égayer la captivité, des nouvelles du monde extérieur tout proche.

# VISITE A LA BASSE-COUR

## LA POULE ET L'ŒUF

PAR LE PROFESSEUR LÉON BINET
MEMBRE DE L'INSTITUT

Une basse-cour est tout un monde. On y observe l'oie bourrée de graisse, la pintade bossue, le dindon qui se rengorge et glougloute, mais ma sympathie reste attachée à la poule domestique, à cet oiseau qui — simplement — passe sa vie à manger et à pondre...

La poule mange ; infatigable, elle pique sans cesse. Elle cherche sa nourriture : les herbes fines, les insectes, les graines l'attirent, et dans un mélange de divers grains elle picore d'abord le blé, puis le maïs, le seigle, l'orge et l'avoine, enfin les pois. Elle boit par tout petits coups. A côté de sa ration alimentaire et de sa ration hydrique, il lui faut une ration minérale. Elle ne supporte pas le sel qui la tue, mais elle a besoin de calcium et elle recherche le petit gravier pour assurer l'édification de la coquille de ses œufs. Le calcium alimentaire devient-il insuffisant ? Y a-t-il une carence de chaux dans ses aliments ? Alors l'oiseau puise du calcium dans son propre squelette ; la glande parathyroïde, glande calco-régulatrice, s'hypertrophie et élabore plus d'hormone qui va mobiliser le calcium fixé sur l'os.

La poule pond et sa puissance d'élaboration est surprenante. Nous en avons vu une donnant 329 œufs par an. R. Lienhardt, dans une note à notre Société de biologie, a précisé les variations de la ponte suivant l'âge. Dix poules de race Bresse noire, placées dans des conditions d'hygiène et d'alimentation constantes pendant toute la durée de l'expérience, ont donné pendant la première année de leur existence 1.150 œufs ; pendant la deuxième, 800 ; pendant la troisième, 570 ; pour descendre la quatrième année à 265 et la sixième année à 83. En pratique, le chiffre total de la ponte de la première année est réduit d'un tiers la deuxième année et d'un nouveau tiers la troisième année. Mais il importe aussi d'étudier le poids de ces œufs, et l'on note, dans les observations citées plus haut, une moyenne de 45 grammes par œuf pour la première année ; ceux de la deuxième année ont un poids moyen de 59 grammes, et le poids moyen des œufs pour la troisième année est de 60 grammes.

### OVALBUMINE ET AVIDINE

Nous renvoyons à d'autres publications pour l'étude biochimique de l'œuf. On a bien précisé la richesse du jaune en matières albuminoïdes, en matières grasses, en produits phosphorés, en composés ferrugineux. Sa teneur en cholestérol a été précisée : 2 grammes pour 100 pour A. Grigaut ; 1 gr. 40 d'après M. Laudat et nous-même. Mais il y a des œufs sans jaune, qui relèvent soit d'une malformation chez la poule, soit d'un non fonctionnement de l'ovaire (poulettes très jeunes ou poules trop âgées). Arrêtons-nous surtout ici au blanc de l'œuf pour en rapporter quelques particularités.

Il y a longtemps déjà qu'est reconnue en France une action antiferment de l'ovalbumine crue. Au début de ce siècle, C. Delezenne et E. Pozerski ont consacré à ce problème des travaux importants. Le grand biologiste que fut C. Delezenne a bien voulu souligner devant moi ce fait qu'il avait découvert : l'ovalbumine crue résiste elle-même aux sucs digestifs. De plus elle empêche la digestion par la trypsine de l'albumine coagulée. On devine la conclusion d'un aussi gros travail qui s'impose pratiquement : l'œuf doit être consommé cuit, et suffisamment cuit.

En France encore, l'illustre savant que fut Claude Bernard a réalisé sur le blanc d'œuf des expériences qui doivent être méditées. Dans ses *Leçons sur le diabète et la glycogénèse animale*, cet homme de génie a démontré que les œufs de mouche ne se développent pas sur l'albumine de l'œuf cru. Dans la suite A. Fleming — qui devait découvrir la pénicilline — a démontré avec V. D. Allison le pouvoir antibactérien du blanc d'œuf. Il y a dans celui-ci un pouvoir lytique s'exerçant sur les microbes de l'air. Avec M^me^ Colette Jeramec, dans notre petit laboratoire du service de l'hôpital Necker, nous avons démontré que l'ovalbumine crue engendre un état de souffrance, de prélyse pour certains microbes pathogènes : le staphylocoque doré, le bacille typhique, le bacille dysentérique. R. Arnaud, de Tours, a exposé ces essais dans une intéressante thèse soutenue devant la Faculté de Paris.

Enfin il nous faut décrire dans le blanc d'œuf la présence d'une substance particulière, l'avidine, ou antibiotine, qui a la propriété de se combiner avec la biotine. On appelle biotine une vitamine, dite vitamine H ou $H^1$, rentrant dans le groupe dit du *bios*, nécessaire à la croissance ; la biotine est abondante dans le jaune d'œuf, (alpha biotine), dans le tissu du foie (bêta biotine), et elle est aujourd'hui réalisée par synthèse. On a donné le nom d'avidine ou d'antibiotine au constituant actif du blanc d'œuf qui a la capacité de se combiner avec la biotine.

Il a été démontré que l'avidine est sécrétée par l'oviducte de la poule et que sa quantité dans l'œuf est suffisante pour neutraliser sa teneur en biotine.

Des études de médecine expérimentale ont permis de pousser plus avant le problème qui nous retient. Il ne faut pas oublier que l'administration de biotine semble stimuler la production du cancer ; or cet effet favorisant est supprimé par l'avidine du blanc d'œuf. En effet, on soumet des rats à l'action cancérigène de substances chimiques. Un lot sert de témoin, le cancer du foie est noté dans 77 à 82 % des cas. L'autre lot ayant reçu un régime enrichi en blanc d'œuf ; la lésion cancéreuse fut rare puisque le chiffre le plus élevé a été de 18 %. Il est donc prouvé actuellement que par l'avidine le blanc d'œuf a le pouvoir d'inhiber certains facteurs cancérigènes. Il se présenterait comme un « anticancérigène » dont l'avenir précisera la puissance.

### L'UNITÉ-COQ

La basse-cour est un centre où les recherches endocrinologiques ont singulièrement progressé, et dans ce domaine on doit citer de bien remarquables travaux français : retenons ici le chapitre des regrettés A. Pezard et F. Caridroit dans notre *Traité de physiologie*, le récent livre d'Etienne Wolff, *l'Histoire d'un coq*, publiée par V. Dantchakoff, ainsi que les solides communications de Ch. Champy et les beaux travaux de J. Benoit. Nous n'étudierons aujourd'hui que l'intérêt chez le coq des variations provoquées dans sa crête et le comportement d'une poule soumise à une implantation de comprimés d'hormone mâle.

La crête du coq est particulièrement sensible à l'action de l'hormone mâle : elle est petite, pâle, farineuse chez le chapon, mais devient grosse, rouge, turgescente sous l'influence de la même hormone. Ainsi est née en endocrinologie cette notion de l'unité-coq, c'est-à-dire de la plus petite dose d'hormone qui, injectée par voie sous-cutanée ou intramusculaire, deux fois par jour et pendant quatre jours sous un volume de 0,5 centimètre cube, entraîne une augmentation de 15 % de la surface de la crête au cinquième jour. Le poussin âgé de trois à neuf jours peut être utilisé avec profit dans ce but, mais ici l'injection est faite directement dans la crête.

D'autre part, en vue d'illustrer l'action de la puissance hormonale, rappelons cette expérience récemment publiée : lorsqu'on implante chez des poules, et sous la peau, des comprimés d'hormone mâle synthétique ou des comprimés de propionate de testostérone (utilisés en thérapeutique humaine) on observe un curieux comportement ; elles continuent à pondre au ralenti et néanmoins, à l'égard des pensionnaires de la basse-cour, elles prennent un comportement mâle.

Depuis longtemps l'oiseau a inspiré aux savants des recherches primordiales sur le vol : l'importance pratique de ces travaux n'est plus à démontrer. Aujourd'hui il devient un précieux réactif biologique pour les recherches de sexologie et d'hormonologie, dont la répercussion est considérable en thérapeutique humaine ; mais aussi l'œuf, recueilli dans la basse-cour, semble devoir retenir de plus en plus l'attention à cause de sa valeur alimentaire et aussi de sa valeur médicamenteuse.

DESSINS INÉDITS DE RAYMOND BIGOT

**Principe du pilote automatique double, système Dussaud. — Quand le pare-chocs de l'embarcation heurte un obstacle, un contact électrique provoque l'échange des deux « mémoires » en papier perforé, de façon à commander la manœuvre d'évitement. Walter a obtenu des résultats analogues, mais plus complexes, avec ses « tortues électroniques » à œil électrique.**

# LA " CYBERNÉTIQUE "

## SCIENCE DES ROBOTS ET PHILOSOPHIE DU CERVEAU

*CYBERNETIQUE ! Une science nouvelle nous est née ! Une science... ou plutôt un vocable, encore quelque peu vide. Un mot sonore, savant — légèrement pédant — jailli du grec, qui franchit les frontières, rebondit des hebdomadaires aux quotidiens, lancé comme un apéritif, avec des illustrations violentes, envahissant les revues austères, trouvant grâce sous la plume des savants, intriguant tout le monde et prétendant régenter toute chose.*

*Les Français, surpris, ouvrent leurs dictionnaires. Larousse est muet. Le vieux Littré répond :* « Cybernétique, *nom formé du grec par Ampère pour désigner l'art de gouverner » ; à ce compte, l' « as » des cybernéticiens fut Machiavel ! Voyons le grec :* kappa, upsilonn... *Nous y voici :* kubernètès, *pilote de navire... Seulement la Cybernétique, pas plus qu'elle n'est un traité de politique comme* le Prince, *n'est un manuel à l'usage des navigateurs. En vérité, on songe aux discussions épiques de Dupuis et Cotonnet sur le romantisme !*

*Si notre compatriote, soucieux de s'abreuver aux sources et familier, au surplus, avec la langue de Shakespeare, se reporte aux articles qualifiés, s'il ouvre les livres de Mac Culloch, neurologue, le* Cybernetics *de Wiener, la plaquette de quatre pages d'Ashby intitulée modestement :* Plan pour un cerveau, *sa perplexité ne pourra que s'accroître. La Cybernétique lui apparaîtra comme ces « leçons de choses » que l'on met entre les mains des écoliers pour les renseigner sur le monde qui nous entoure. Qu'y a-t-il de commun entre ces V2 ronflants et ces clepsydres, ces automates de Vaucanson, ces tranches de cerveau découpé et ces fameuses* tortues à œil électrique *que Grey Walter et sa jeune femme apprivoisent sur le tapis ? Quelle est la part des cybernéticiens dans cette « somme » hétéroclite ?*

*Arrivé à ce point, notre compatriote, habitué aux authentiques et loyaux mûrissements de l'esprit, risque de se brouiller définitivement avec une prétendue science qui lui paraît, peu s'en faut, un « canular » d'étudiants en technologie de Chicago. En outre, le continuel souci des cybernéticiens d'expliquer le fonctionnement du cerveau par des « feed-back » et des réactions empruntées aux diagrammes des machines est parfois déplaisant. Il nous reporte aux temps périmés d'un matérialisme agressif et sonne faux parce qu'on voit trop bien tout ce que ces théoriciens négligent pour les besoins de leur cause.*

*Trop d'humeur serait injuste. La vérité est que la Cybernétique est un cadre vide, qui vaut ce que vaut la culture de ceux qui s'en occupent. Née dans des milieux incomplètement informés, naïfs et dynamiques, elle se ressent de ses origines. Son rôle est tout de coordination ; elle se perd quand elle prétend usurper sur les grandes spécialités qu'elle « connecte ». Les vrais cybernéticiens — ils n'ont pas attendu la consécration de Walter ou de Mac Culloch pour agir et pour transformer la face du monde — ce sont des neurologues comme Lapicque ou Cannon, ce sont les spécialistes des machines à calculer et des machines automatiques ; les constructeurs de tourelles de cuirassés ; Sperry, avec ses gyro-compas ; Dussaud, avec son chariot sans conducteur ; Besson, qui construisit le phare automatique de Nividic ; Couffignal, constructeur de la machine électronique « binaire » ; ce sont nos ingénieurs du service des projectiles autoguidés, au ministère de l'Air, qui n'affichent ni leurs noms ni leurs découvertes. Tous ceux-là ont bien servi l'automatisme, outil capital du monde moderne, sans attendre qu'il nous revînt — comme tant d'inventions européennes — baptisé dans le Massachusetts.*

*Expansive et juvénile, la Cybernétique n'en a pas moins reçu le suffrage de grands savants, comme l'ont prouvé les séances d'études de l'Institut Henri-Poincaré, présidées par Louis de Broglie, et, plus récemment, le Congrès de l'Institut Blaise-Pascal. Elle répond à un besoin ; la joie qui entoure ce bel arbre aux multiples rameaux en est la preuve.* Amo in adolescentia quod resecari possit... *Le temps, émondeur universel, se chargera de cisailler ces feuillages trop exubérants, qui offusquent.*

*P. D.*

## NAISSANCE DE LA " CYBERNÉTIQUE "

La tâche de l' « honnête homme » est aujourd'hui singulièrement plus ardue qu'au XVII[e] siècle. Il était alors facile d'avoir quelques « clartés de tout », et les spécialistes eux-mêmes régnaient, par l'esprit, sur d'immenses domaines. Descartes et Pascal se révélaient simultanément mathématiciens, philosophes et expérimentateurs. La science, peu approfondie dans le détail, demeurait une culture.

Depuis cet heureux temps la « somme » des connaissances s'est démesurément accrue, en sorte que les vastes synthèses deviennent plus difficiles en même temps que plus désirables. Sans elles la science risque de devenir une collection de spécialités étanches, sans architecture générale, sans grandeur. L'esprit « primaire » — pour employer une expression critiquable mais fort claire — finit ainsi, à notre époque, par submerger des classes entières d'intelligences très élevées. La *Cybernétique* affirme être une de ses synthèses. Elle a tout au moins le mérite de le tenter.

D'où vient-elle, cette science nouvelle qui naît toute armée comme Minerve ? Elle émerge d'une région indécise, au voisinage d'un de ces « points multiples » où se rejoignent diverses frontières. Des mathématiciens, des « électroniciens » — que de néologismes il faut aujourd'hui pour parler des sciences ! — des neurologues se sont confédérés pour la tirer des limbes.

Norbert Wiener, professeur de mathématiques au Massachusetts Institute of Technology, vient de publier un ouvrage intitulé *Cybernetics or control and communications in the animal and the machine* ; à Paris, un congrès de Cybernétique vient de se tenir sous les auspices de l'Institut Blaise-Pascal. Ce sont ces deux événements qui donnent à la Cybernétique son actualité, en même temps qu'ils soulignent son caractère mathématique.

« Cybernétique » n'est pas un mot nouveau ; en fait, il fut utilisé par Platon dans le sens d'art de gouverner, sens qui n'est pas complètement absent de sa signification nouvelle. Son origine se trouve dans Kubernetès homme de barre. L'homme de barre est celui qui, manœuvrant le gouvernail, ramène le navire sur la bonne route chaque fois que ce dernier s'en éloigne. Il est l'élément principal d'une longue chaîne grâce à laquelle le navire suit au mieux un chemin choisi par avance. « Cybernétique » doit suggérer aussi le mot anglais *governor* (régulateur). Le régulateur le plus connu est celui de Watt. Il a pour but de rendre aussi uniforme que possible la vitesse de rotation d'une machine à vapeur. On voit que les rôles de l'homme de barre et du régulateur sont analogues, ils veillent, l'un, à la bonne marche d'un navire, l'autre, à celle d'une machine. Il y a là une parenté évidente, bien que le régulateur soit un appareil, l'homme de barre, un être vivant.

Examinons ce cousinage de plus près.

L'un des éléments essentiels d'un appareil automatique moderne est un dispositif à « contre-réaction ». Le régulateur de Watt en est un exemple. Lorsque le mouvement de la machine devient trop rapide, l'appareil réagit en diminuant l'admission de la vapeur, la vitesse décroît et se rapproche de la valeur normale. Une circonstance analogue se rencontre dans les thermostats. Lorsque la température s'élève au-dessus du niveau choisi le régulateur diminue le débit de chaleur et la température s'abaisse ; si elle descend au-dessous de la valeur fixée le régulateur augmente le débit calorifique. On conçoit qu'après quelques oscillations la température puisse se stabiliser à la valeur voulue.

Or la contre-réaction trouve place aussi chez les êtres vivants. Ainsi, lorsque la tension artérielle tend à s'abaisser les capsules surrénales sécrètent davantage d'adrénaline, et la tension s'élève ; si elle s'élève trop, les capsules surrénales diminuent leur sécrétion. Quand cette régulation s'effectue mal ou devient impossible il y a maladie.

L'analogie n'est pas moins frappante dans les « pathologies » des deux mécanismes : artificiel et naturel. Un « governor » de Watt mal réglé s'emballe, s'endort ou, plus fréquemment, *oscille* indéfiniment par un effet de « pompage ». Dans le tabès de la moelle épinière les centres récepteurs des sensations périphériques sont endommagés, le « sens musculaire » fait défaut. Les yeux seuls peuvent guider l'évolution des mouvements, les contre-réactions sont alors mal réglées et les mouvements s'effectuent par saccades. Dans le *tremblement* volitionnel, dû à une détérioration du cervelet, les muscles ne proportionnent plus leurs contractions à l'amplitude des mouvements à réaliser, les gestes s'accompagnent alors d'oscillations.

Pour qu'une contre-réaction soit possible il est nécessaire de pouvoir déceler l'écart existant entre le but fixé et la réalisation instantanée qui en est faite. La machine ou l'être vivant doit, pour connaître cet écart, être en relation avec le milieu extérieur, c'est-à-dire être muni d'organes sensoriels.

Pour que la contre-réaction — ou *réaction d'ajustement* — soit possible, il est nécessaire que l'être vivant (ou le mécanisme) soit renseigné sur l'*erreur* qu'il vient de commettre ; il doit, par suite, se trouver en relations avec le monde extérieur, c'est-à-dire posséder des *organes sensoriels*.

Dans une chaudière à régulation automatique, l'organe des sens est un thermomètre ; ce sera une cellule photo-électrique s'il s'agit d'ajuster des déplacements, un manomètre si nous avons affaire à une pression. On peut dire sans forcer le langage que ces différents dispositifs fournissent plus ou moins grossièrement une *image du monde*.

Ces « messages » fournis par les organes des sens sont la base sur laquelle s'élabore le comportement des dispositifs à contre-réaction. Il existe une théorie de ces messages appelée *théorie du signal*. On y définit la « quantité d'information », nécessairement limitée, contenue dans un message. Plus un message est précis et riche de détails, plus la quantité d'information est grande. Ces signaux sont véhiculés chez les êtres vivants par les nerfs, dans les mécanismes ils sont transmis souvent par voie électrique. Au cours de leur transport ils se détériorent un peu et la quantité d'information qu'ils contiennent diminue. Il y a là un phénomène irréversible, une sorte de vieillissement inévitable des signaux. Ces signaux ont par ailleurs un caractère quelque peu immatériel, attendu que leurs effets, par le déclenchement d'énergies parfois imposantes, sont disproportionnés à l'énergie qu'ils transportent.

A cette théorie du signal vient se rattacher tout naturellement celle des machines mathématiques, que l'on peut, dans une certaine mesure, comparer au cerveau humain. Rien de choquant à ce que l'on puisse aborder par ce biais le domaine de la pensée, puisque les signaux ont un support matériel presque inexistant.

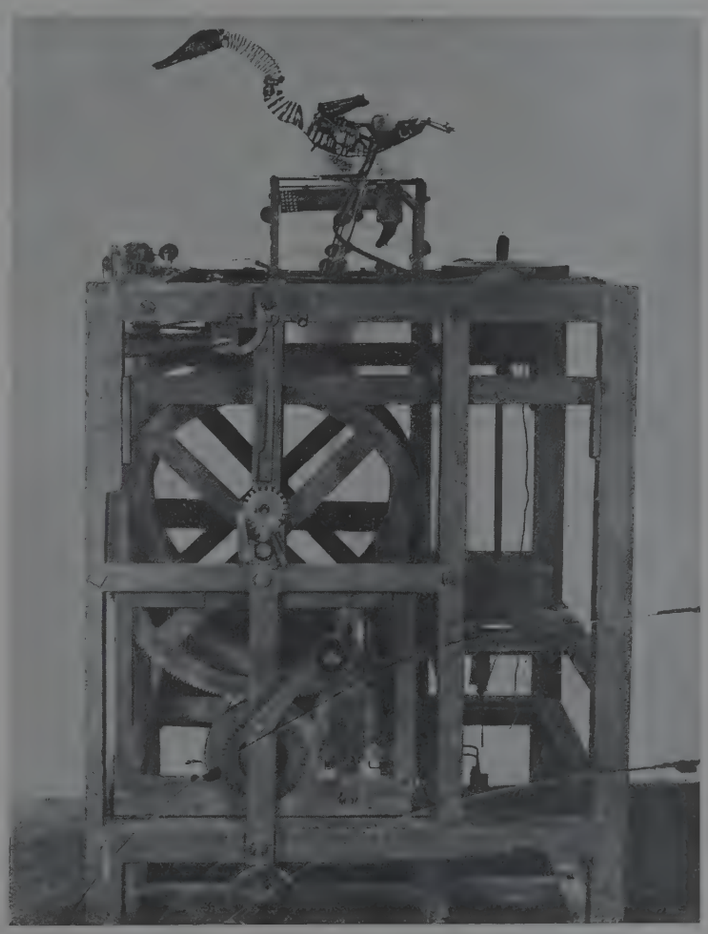
Les machines mathématiques auxquelles pensent les cybernéticiens sont des descendants évolués des machines mécaniques telles que la machine de Pascal. Fonctionnant à l'aide de tubes électroniques, parfois suivant la numération « binaire », elles calculent avec une extrême rapidité mais doivent être guidées par une « bande pilote » en papier perforé qui apporte l'*initiative* nécessaire à une longue suite de calculs.

Dépourvues d'initiative et d'imagination, ces machines possèdent une logique évidente, proche parente de la logique de Boole, qui s'exprime tout entière par une succession cohérente de « oui » et de « non ». Les *neurones*, ou cellules actives du cerveau, seraient-ils également justiciables de ce « double équilibre possible » qui les rapprocherait des tubes calculateurs des machines électroniques ?

Les cybernéticiens, volontiers poètes, l'ont pensé, et ils illustrent leur conception « mécaniste » par certains « troubles nerveux », certaines « mémoires aberrantes » qui apparaissent parfois dans les machines électroniques et que l'on *guérit* par un véritable électrochoc... Ces contes de fées ne sont pas inutiles, puisqu'ils attirent l'attention sur les comportements complexes du système nerveux et, inversement, suggèrent des solutions nouvelles pour les machines.

Les automates du passé, tels que le canard de Vaucanson, étaient des machines élégantes et ingénieuses basées sur le principe de l'horloge. Ils n'ont que peu d'intérêt pour la Cybernétique, car leur comportement est fixé d'avance. Les automates modernes sont moins brillants d'apparence, ils ne cherchent généralement pas à imiter la figure humaine, ils sont pourtant plus subtils et plus intéressants que leurs ancêtres. Des organes sensoriels les renseignent sur le monde qui les entoure, des dispositifs à contre-réaction leur permettent des évolutions conformes à certaines tendances, enfin, chez les plus perfectionnés d'entre eux (par exemple dans l'homéostat d'Ashby) il existe un organe « raisonneur », doué d'une certaine apparence d'imagination, qui leur confère une sorte de liberté.

L'Anglais Grey Walter a construit deux automates appelés « tortues électroniques », qui ont tendance à se diriger vers les endroits où ils reçoivent un flux lumineux, ni trop faible ni trop fort. Ils sont d'autre part doués d'une *mémoire* de courte durée qui leur permet, après un choc malheureux contre un obstacle, de ne plus se diriger, dans les instants qui suivent, dans la mauvaise direction. Mises en présence d'une source lumineuse placée au centre d'une pièce, ces « tortues » se dirigent vers la lumière en évitant tant bien que mal les obstacles, puis s'approchent trop près, s'éloignent un peu, enfin trouvent le calme dans une position qui satisfait au degré voulu leur appétit de lumière.



**Canard automate du XVIII^e siècle, monté sur le bâti de son mécanisme. — Le cou de l'animal est formé par un ressort à boudin, qui se déforme sous l'action de cordonnets, imitant de façon frappante les mouvements de la vie.**

On peut réaliser des automates au comportement plus subtil que celui des tortues de Grey Walter. Il est donc naturel de se demander jusqu'à quel point il est possible d'imiter le comportement des êtres vivants, et en particulier celui de l'homme. Certaines facultés humaines sont peut-être inaccessibles par nature à toute imitation. Dans son ouvrage nouveau Norbert Wiener s'attache à définir quelles sont justement les facultés du cerveau humain qu'une machine ne peut prétendre usurper. C'est là un problème difficile. Ce que l'on peut affirmer sans hésitation, c'est que la Cybernétique ne peut en aucune façon apporter des éclaircissements sur les problèmes philosophiques touchant à la nature de l'homme. Pas plus que la biologie ni qu'aucune autre science du monde matériel elle ne touche au domaine métaphysique. Il faut voir en elle une synthèse unifiant des spécialités jusqu'alors distinctes et capable de suggérer des idées fécondes. A ce titre elle a droit à notre estime, à sa juste place dans les domaines de l'électronique, des télécommunications et de la neurologie.

R. Vallée.

(La Cybernétique fut le sujet de nombreuses conversations entre MM. Scotto di Vettimo, Talbotier et moi-même. Qu'ils soient remerciés ici de la part qu'ils ont prise de cette façon à l'élaboration de cet article.)

Ce cerveau électronique, le plus grand et le plus précis qui ait été construit pour évaluer les performances des projectiles radioguidés, peut résoudre en cinq minutes des problèmes dont deux mathématiciens ne viendraient pas à bout en moins de six mois. Ci-contre on voit M. Quevedo (à droite) disputer une partie avec le « joueur d'échecs invisible » — dont il est l'inventeur — qui déplace automatiquement ses pièces et fait « mat » infailliblement.

# AUTOMATES ET ROBOTS

Que nous le voulions ou non, nous vivons aujourd'hui sous le signe de l'automatisme. Ce « pouvoir » nouveau envahit toute l'industrie, bouleverse les balances économiques, se glisse dans notre vie quotidienne et pose d'angoissants problèmes de chômage. Mais n'allons pas croire que le robot soit un tard venu sur la planète ; nos aïeules avaient leurs automates musiciens, le moyen âge, ses « automates d'horloges », et les Anciens confiaient à des poupées mécaniques la représentation populaire des dieux.

Ce qui est neuf et étrange, c'est cette libération de nos anciens esclaves, devenus nos maîtres ; c'est aussi cette adoration que nous leur vouons et qui est révélatrice d'une certaine et inquiétante « mécanisation » de notre espèce. Il semble qu'à mesure que le robot s'élève vers l'homme, l'homme ait tendance à se conformer sur le robot.

### L'AUTOMATE DE LOUIS XVI

Hérodote raconte qu'aux fêtes d'Osiris les Egyptiens promenaient des statuettes animées. Callixène décrit une statue de Nysa, haute de 8 coudées, qui se levait de son siège sous l'effet d'une machine, buvait le lait contenu dans un flacon et se rasseyait. Archytas de Tarente, qui immortalisa son nom par l'invention de la crécelle, construisit une certaine colombe volante animée par l'air comprimé ; le célèbre Héron d'Alexandrie avait inventé un certain nombre d'automates mus par l'eau, par la vapeur ou par des poids.

Les plus célèbres robots du moyen âge furent les « jaquemarts » frappeurs de cloches et les « personnages défilants » d'horloges.

Le XVIII[e] siècle est la grande époque des « automatistes ». Ce sont des œuvres de maîtres : Vaucanson, inspecteur des filatures du roi, inventa la chaîne sans fin ; et les automobilistes, en bonne justice, lui doivent une pensée à chaque virage, car il a créé le *différentiel* ! Vaucanson, outre son rabelaisien *Canard digéreur*, construisit d'admirables *Flûteurs*, malheureusement perdus.

Pierre Jacquet-Droz et son fils Henri-Louis, de Neuchâtel, nous ont laissé des *Musiciens* et des *Dessinateurs* qui sont les chefs-d'œuvre incontestés du genre et qui existent encore.

La *Joueuse de tympanon*, de Kintzing et Rœntgen, actuellement au Conservatoire des arts et métiers, a appartenu à Louis XVI. Une note manuscrite collée à l'intérieur du tympanon précise que ce bel automate « représente les charmes physiques et le talent musical de la reine ».

L'art des « poupées animées » est prolongé aujourd'hui par quelques constructeurs de talent, tels que Decamps en France, qui avait avant la guerre une importante clientèle... de maharadjahs, soucieux de peupler leurs palais d'esclaves mécaniques ! L'*automate de vitrine*, mû par un moteur électrique infatigable, représente l'élément commercial de la profession, tandis que les robots américains, poussés à la caricature, usurpent toutes les ressources de la science et ne sont que des jouets pour grands enfants.

La vraie grandeur de l'automatisme moderne est ailleurs. Elle est dans le geste répété, hiératique des linotypes, dans la rotation vertigineuse des tours, dans le cliquettement des centraux téléphoniques, dans le crépitement des multiplex, dans le mouvement impératif d'un robot de sécurité qui écarte un ouvrier de la zone dangereuse, dans l'éclat blanc des phares sans gardiens qui s'allument, à la nuit, sur les écueils, dans l'envol majestueux des avions automatiques qui cheminent de méridien en méridien, à travers l'entrecroisement des ondes-guides et vont se poser, infaillibles, sur les aéroports.

Qu'est-ce donc que l'automatisme ?

Premier trait familier : un mécanisme automatique est « quelque chose qui marche tout seul ». L'étymologie l'indique : l'automate trouve en lui sa propre loi.

Pourtant, que de difficultés subsistent ! Dirons-nous qu'une *horloge* est automatique ? Non, mais nous le dirons d'une *machine à composer* d'imprimerie, qui remet elle-même les matrices, soigneusement classées, dans leurs casiers. Une *machine à coudre* n'est pas — ou n'est plus — automatique ; elle le devient si nous l'équipons de dispositifs d'alimentation, de broderie, de surjetage. Au fond, nous appelons « automatique » une opération mécanique que *nous sommes habitués à voir faire de main d'homme.*

Voilà qui prouve, malgré les apparences, que notre « sentiment » des automates n'est pas tellement différent de celui de nos grand-mères, qui réservaient ce nom à des figurations animées à forme humaine !

Un exemple grandiose d'automaticité moderne est celui des machines à calculer. Mécaniques, comme la descendance de la machine de Pascal, ou électroniques, elles n'en obéissent pas moins à des lois strictes, définissant, dès que les données sont posées, un « cheminement » entièrement prédéterminé. Ce chemin est parfois tortueux, comme celui des machines à diviser, qui se trompent systématiquement d'une unité puis se corrigent, mais il est unique.

C'est un caractère d'accablante fatalité mécanique qui s'exhale de cette première « famille » de l'automatisme : orgues de Barbarie, métier Jacquard, Eniac formidable avec ses dix-huit mille tubes électroniques.

### DES AUTOMATES QUI S'ADAPTENT

Il est d'autres automates, heureusement ; et ici nous entrons sur le territoire proprement dit de la Cybernétique.

Le 4 avril 1934, un inventeur genevois, M. François Dussaud, présentait à notre Académie des sciences un certain *chariot endomécanique* sans conducteur, que pilotait une bande perforée intérieure, analogue à celle d'un pianola. Venu à l'Académie quelques jours auparavant, François Dussaud avait

« enseigné » à son chariot-robot — sous forme de perforations plus ou moins longues — un parcours compliqué qui tenait compte des obstacles.

L'essai réussit au delà de toute espérance, en ce sens qu'après avoir évité adroitement les obstacles fixes le chariot faillit écraser un académicien. Cela précisait les limites du nouveau robot.

La leçon ne fut pas perdue. Quelques mois plus tard les Genevois pouvaient voir évoluer sur le Léman un canot-robot à pare-chocs équipé d'une double « mémoire » à bande perforée. Le canot percutait-il une autre embarcation ? le pare-choc, en reculant, commandait la mise en train d'une mémoire n° 2 qui dirigeait une manœuvre d'évitement ; puis le contrôle était de nouveau dévolu à la mémoire principale...

Sous cette forme d' « automates à initiatives multiples », l'automatisme s'est vertigineusement répandu dans le monde : contrôle automatique des aiguillages, conduite automatique des feux, régulation des centrales, protection « anti-homme-mort » des locomotives électriques ; partout, l'automate attentif travaille, prêt à modifier son « programme » si les circonstances l'exigent. Dans cette voie, nul ne peut prédire où s'arrêtera l'évolution ; Leaves et son école, en Amérique, n'envisagent-ils pas des *usines sans hommes*, où tous les travaux, depuis le déchargement des matières premières jusqu'à l'entretien des machines et le clouage en caisse des produits seraient confiés à des robots ?

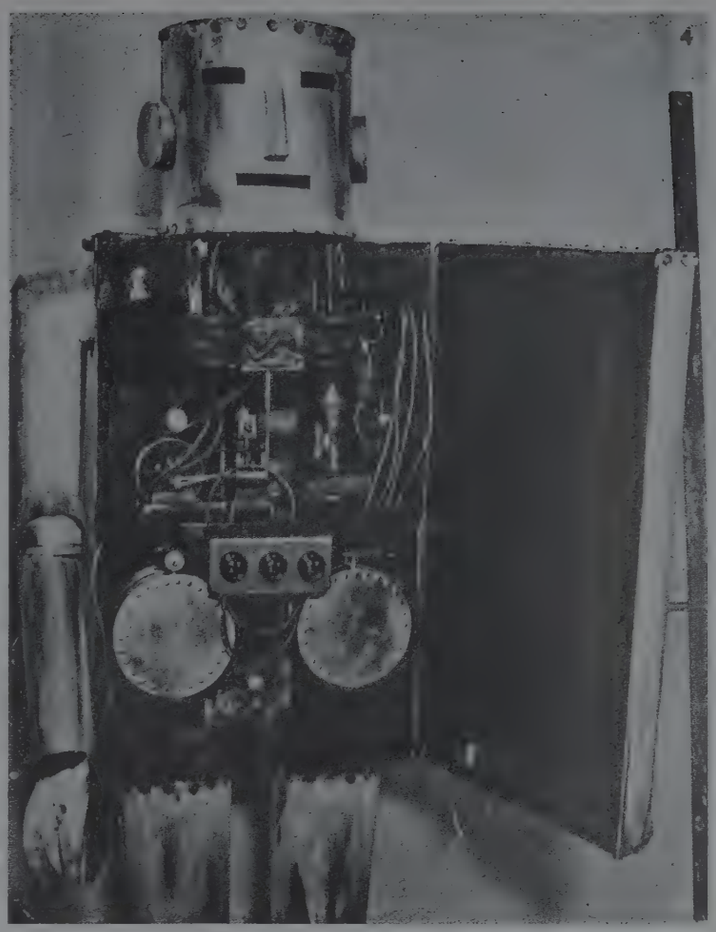
Les cybernéticiens insistent sur un autre aspect remarquable de l' « automatisme à adaptations », qui est celui du *feed-back* ou « contre-réaction ».

Rien de plus simple à comprendre. Quand vous voulez ramasser un crayon, vous « envoyez la main » et, bien entendu, vous ne tombez pas juste du premier coup ; un ajustement est nécessaire : vos yeux vous indiquent l'*écart* existant entre le geste que vous avez fait et celui qu'il aurait fallu faire. A ce moment vos muscles corrigent, et bientôt le crayon est ramassé.

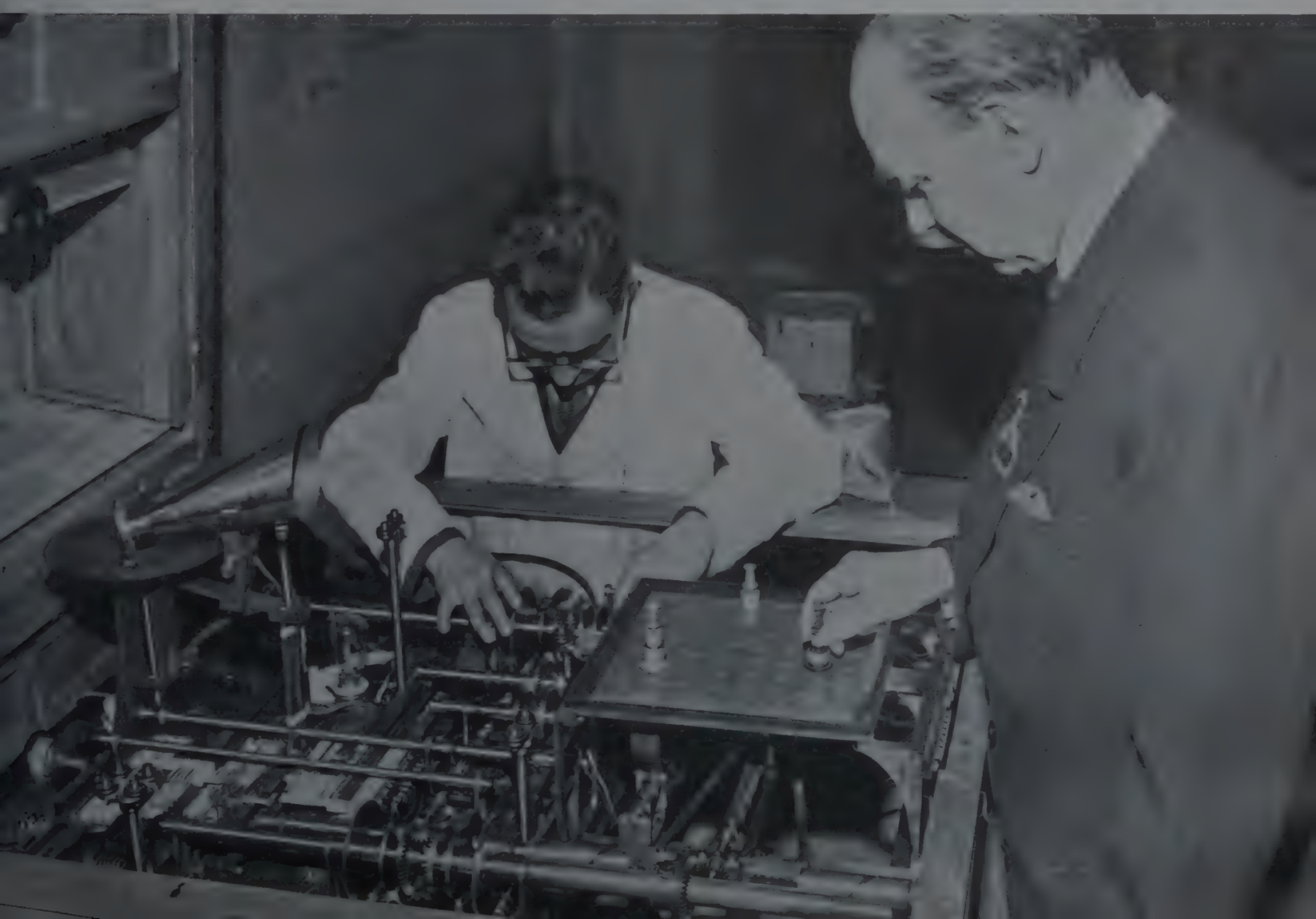
Ce principe se ramène en réalité à celui des *servo-mécanismes*. Quand l'homme de barre de l'*Ile-de-France* tourne sa roue, ce n'est pas sa modeste force d'homme qui fait pivoter le gouvernail géant. La roue opère des contacts électriques qui commandent un moteur actionnant le gouvernail, mais celui-ci, en tournant, remet les contacts au zéro. Action, réaction, système différentiel. Cela suppose, bien entendu, que l'automate *perçoit* les résultats de son action dans le monde extérieur ; voilà pourquoi ces mécanismes sont munis de véritables « organes des sens », cellules photo-électriques, thermostats, manostats.

Dans le cerveau il existe bien quelque chose d'analogue, un « contre-message » d'information, venant des organes des sens ou des fibres musculaires et opérant au niveau du thalamus et du cervelet. Une lésion de ces organes produit des « décoordinations » caractéristiques des mouvements. Mais il ne faut pas oublier que ces organes secondaires attendent, en définitive, leurs initiatives des cellules de l'*écorce grise*, qui constitue la « plage de contact » du système nerveux matériel avec notre esprit. Nous touchons ici à un autre monde, le seul, précisément, qui soit authentiquement humain.

PIERRE DEVAUX.



Robot américain. — Cet appareil est, en fait, une véritable caricature mécanique où se trouvent groupés des appareils scientifiquement hétéroclites.



# L'OPINION DE DENIS MARION

## SUR « SANS LAISSER D'ADRESSE »

DEPUIS que le cinéma existe, il a été partagé entre deux tendances : le réalisme et la féerie. Elles sont toutes deux aussi valables l'une que l'autre. Représenter la vie avec une telle authenticité que le spectateur en soit la dupe, ou bien lui montrer ce qui ne s'est jamais passé, ce qui ne saurait avoir lieu, mais ce qu'il souhaite tant voir. Ces deux aspirations contradictoires peuvent être également satisfaites à l'écran, où les actualités ont une clientèle aussi étendue que les films fantastiques. En fait, presque toutes les fictions tentent de satisfaire cette double exigence. Le héros est apprenti plombier, mais il est par ailleurs Tristan ou Superman. L'héroïne est midinette, mais elle est aimée autant qu'Yseult et plus belle que Vénus. Ainsi le public voit un spectacle qui ressemble superficiellement à celui de la vie quotidienne, et il y trouve des émotions que celle-ci ne connaît pas.

Si séduisante que soit cette conception au point de vue commercial, elle est difficilement conciliable avec l'exigence esthétique, et elle est à l'origine de la médiocrité de la plupart des bandes. Aussi faut-il louer ceux qui ont le courage d'opter dès le départ soit pour le réalisme, soit pour la féerie et de rester fidèles à cet engagement de principe.

A L'EXPOSITION DE VIDAL QUADRAS

En haut : Alejo Vidal-Quadras accueille M. et Mme André Maurois. Le peintre montre son portrait à son modèle, Mme de Sainte-Marie et à sa femme, l'artiste Tilda Thamar.

De gauche à droite : J.-P. Le Chanois, réalisateur de « Sans laisser d'adresse », a trouvé un bien agréable chauffeur : Danièle Delorme. Au restaurant Raoul Ploquin, Ray Ventura et Bernard Blier écoutent Carette. France Roche ne critiquera pas ce film : elle y paraît dans son rôle de journaliste et Soro s'en amuse.

C'est ce que vient de faire Le Chanois pour son dernier film — et de très loin son meilleur. *Sans laisser d'adresse* se situe chez les chauffeurs de taxi, chez les journalistes et à Saint-Germain-des-Prés, et il ne s'y passe rien qui sorte de l'ordinaire. La petite provinciale qui y tombe à l'improviste s'y trouvera complètement dépaysée : ce n'est pas parce qu'elle est charmante (puisqu'elle est incarnée par Danièle Delorme) ni parce qu'elle est fille mère qu'elle se transformera pour autant en une nouvelle *Femme X...* ou en une héroïne tolstoïenne. Si le chauffeur Bernard Blier joue les saint-bernard, son bon cœur en est seul la cause, et, sans faire de charme, il continuera à se préoccuper tout au long de la nuit de ses comptes de trésorier de son syndicat et de sa femme, qui est sur le point d'accoucher. Les silhouettes de second plan sont elles aussi exactement en place, et une comédienne éprouvée comme Arlette Marchal ne laisse pas plus voir son métier que notre consœur France Roche, jouant au naturel son personnage de journaliste, ne trahit d'inexpérience pour ses débuts à l'écran.

Cette véracité et cette discrétion ne nuisent pas à l'intérêt, bien au contraire, grâce à l'habileté des scénaristes. Les rebondissements de l'action sont imprévus sans cesser d'être vraisemblables. Le dialogue est savoureux sans être déparé par un seul mot d'auteur. L'assemblée syndicale est conforme à la réalité et ne paraît pourtant pas ennuyeuse. Le ton est toujours juste.

Bref, nous nous trouvons devant une réussite à laquelle ne peut guère se comparer que celle de *Quatre Pas dans les nuages*. Hélas ! comme chez Blasetti aussi, ce miracle d'équilibre n'a pu être soutenu jusqu'au bout. Les quinze dernières minutes détonnent par un trémolo mélodramatique qui choque d'autant plus que nous étions habitués à un registre modéré. Danièle Delorme se met à contempler la scène comme dans l'épisode grand-guignolesque de *Souvenirs perdus*. Les chauffeurs de taxi mènent un carrousel autour de la gare de Lyon comme s'ils avaient une nouvelle bataille de la Marne à gagner. Nous avions vécu une journée dans le véritable Paris de 1951, nous voilà tout à coup replongés dans le climat de l'Ambigu.

C'est grand dommage, mais il faudrait pis pour gâter la satisfaction que nous vaut tout ce qui a précédé et qui se suffit à soi-même. Après tout, les dénouements de Molière, eux aussi faits sur mesure pour donner satisfaction au mauvais goût régnant, n'ont jamais empêché ses pièces de plaire aux plus exigeants.

# VARIÉTÉS ET MONDANITÉS

MAURICE CHEVALIER a terminé son *one man's show* aux Variétés. Ce n'est pas pour vous prouver ma connaissance approfondie des langues étrangères que j'utilise cette locution très Broadway, mais le mot « récital » ne saurait convenir à notre Maurice. Le spectacle d'un seul homme... tenant la scène toute la soirée est déjà une performance. Donner plus de cent vingt-cinq représentations consécutives constitue un record qui n'a jamais été égalé. C'est cette prouesse sportive — et artistique — que les amis de Maurice Chevalier célébraient l'autre soir chez Patachou.

Ce fut une fête de l'amitié ; Maurice avait composé à cette occasion quelques couplets. Il les chanta après avoir exprimé, dans son langage bien à lui, la joie qu'il éprouvait à se retrouver au milieu de ses amis, sur cette Butte qu'il aimait entre toutes, à tel point qu'il est question, dit-on, qu'il acquière la maison d'un artiste qui était bien connu en Amérique. Il sera ainsi tout près de ses amis Patachou, qui, selon sa propre expression, constituent sa petite famille. Finies les grandes passions : « A nous les joies plus douces du cœur et de la grande amitié. »

Pour camper le héros de *Sans laisser d'adresse*, Bernard Blier s'est familiarisé avec le milieu des chauffeurs de taxi. S'il n'a sans doute rien retenu de leurs conseils techniques, il a pourtant noté les adresses de quelques merveilleux restaurants de chauffeurs qu'il se refuse à divulguer.

Pour la première du Marignan, de vrais chauffeurs applaudirent le plus, tandis que leurs taxis étaient pilotés par Danièle Delorme, Bernard Blier, Carette et Ray Ventura. On ne signala aucun accident !

Alejo Vidal Quadras expose chez André Weil des toiles qui nous permettent de passer du palais d'Orient de Madrid à la place Pigalle avec arrêt à Saint-Tropez. Ce peintre de talent est aussi doué pour les natures mortes que pour les portraits féminins. J'ai remarqué celui de la ravissante comédienne Tilda Thamar. Vidal Quadras a d'ailleurs eu le temps de longuement l'étudier : c'est sa femme !

Au musée des Arts décoratifs, Tony Duquette nous révèle une activité artistique dont les formes sont multiples : de l'aquarelle aux décors, sans

# MAURICE CHEVALIER CHEZ PATACHOU

**Francis Carco vient féliciter Maurice Chevalier et serre la main de Lady Patachou avant de chanter au micro une java très « Place du Tertre ». Albert Willemetz prononça quelques mots au micro et Lady Patachou chanta.**

PAR MARCEL IDZKOWSKI

oublier les bijoux ! Pour ce vernissage mondain on notait Lady Diana Cooper, M^me^ Petsche, l'Honorable Mrs. Reginald Fellowes, la baronne de Cabrol, Sir Charles Mendl, la vicomtesse Benoist d'Azy, Mrs. Bruce, la comtesse de Contades, M^me^ Louise de Vilmorin.

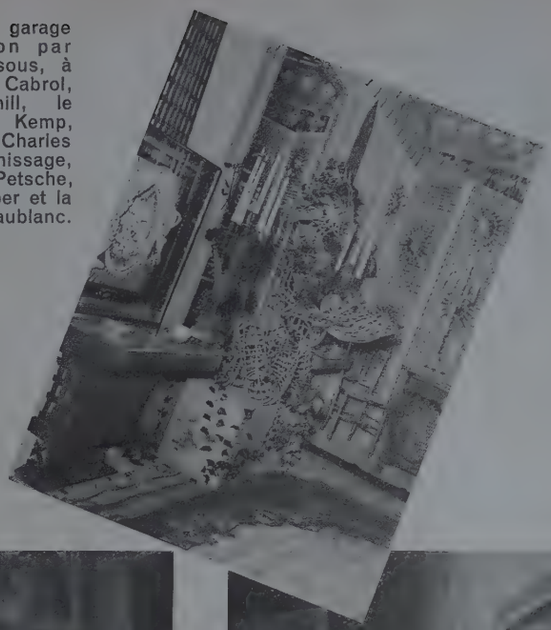
Pour accueillir M. Canas Flores, président de la commission des Affaires étrangères de la Chambre chilienne, S. E. M. Joachim Fernandez, ambassadeur du Chili, a donné au Jockey-Club un déjeuner auquel assistaient de très nombreuses personnalités diplomatiques et mondaines.

M. Fernandez, qui a été ministre des Affaires étrangères du Chili, est bien connu des Français pour son amitié pour notre pays. Il poursuit sa campagne pour que soit introduite dans les manuels d'histoire mis entre les mains de nos collégiens une partie importante de l'histoire des pays de l'Amérique latine. Son idée, qui a reçu un accueil favorable au ministère de l'Education nationale, fait son chemin. Il faut espérer que nous en verrons bientôt la réalisation.

A ce déjeuner assistaient notamment : S. E. M. Parodi, ambassadeur de France, secrétaire général du Quai d'Orsay ; le professeur Pasteur Vallery-Radot, qui, appelé en Ethiopie, doit jeter les bases d'un nouvel Institut Pasteur dans ce pays ami de la France. Etaient également présents : le comte de Billy, vice-président de la Maison de l'Amérique latine ; S. E. l'ambassadeur Manuel Aguiarre de Carcer, chef de la représentation diplomatique espagnole ; S. E. M. Hector de Ayala, ambassadeur de Cuba ; S. E. M. Gonzalo Escudero, ministre de l'Equateur ; M. Torres Bodet, directeur général de l'U. N. E. S. C. O. ; M. Philippe Bonsal, ministre conseiller à l'ambassade des Etats-Unis ; le président Paul-Boncour ; le président Louis Marin ; M. Guérin de Beaumont, directeur des Affaires d'Amérique au Quai d'Orsay, et un de ses collaborateurs, M. G. Medioni, auteur d'un livre important sur les arts primitifs d'Amérique Centrale ; M. Larmeroux et M. Gaston Riou, de la revue *Hommes et Monde*.

Ce fut une brillante manifestation de l'amitié franco-chilienne.

Pendant que se déroulait ce déjeuner, dans un salon voisin M^me^ Fernandez en présidait un autre qui réunissait des représentantes de la colonie étrangère et des Parisiennes de ses amies.



**Un coin de l'ancien garage transformé en Salon par M. Duquette. Au-dessous, à gauche, la baronne de Cabrol, M^lle^ Pamela Churchill, le docteur Van der Kemp, M. Duquette et Sir Charles Mendl, puis au vernissage, autour de l'artiste, M^me^ Petsche, Lady Diana Duff Cooper et la vicomtesse de Maublanc.**

**Voici, au Pavillon de Marsan, près du décorateur, MM. Mariano Andreu et Arturo Lopez, puis M^me^ Louise de Vilmorin, M. Marreco et (de dos) M^me^ Tony Duquette, femme de l'artiste.**

# TONY DUQUETTE, DÉCORATEUR AMÉRICAIN, DÉBUTE A PARIS

**Un jeune décorateur américain, M. Tony Duquette, a fait son entrée dans la vie artistique parisienne en présentant au Pavillon de Marsan un ensemble d'œuvres qui témoignent de la variété de ses dons et de ses curiosités. Il l'a prouvé d'autre part, en transformant ingénieusement la maison où il s'est installé à Neuilly.**

# AU JOCKEY-CLUB DÉJEUNER FRANCO-CHILIEN

**Au déjeuner offert en l'honneur de M. Canas Flores, S. E. M. Fernandez avait près de lui S. E. M. de Ayala, ambassadeur de Cuba, M. Pasteur Vallery-Radot et M. Guérin de Beaumont, directeur d'Amérique au Quai d'Orsay. M. Canas Flores avait à sa gauche, M. Torres Bodet, directeur général à l'U. N. E. S. C. O., M. Louis Marin ; à sa droite, M. Parodi.**

# BABBITT MÉCONNU

par GÉRARD CAILLET

QUAND parut *Babbitt*, quelle connaissance le monde avait-il de la littérature et de la civilisation américaines ? A en juger par notre propre expérience, on peut assurer sans crainte d'erreur qu'elle s'étendait d'Edgar Poe à Fenimore Cooper, ce qui devait être assez déconcertant. Bien sûr il y avait aussi Dreiser et Nathaniel Hawthorne, mais lisions-nous *le Rempart* ou *la Lettre écarlate* ?

Donc, quand parut *Babbitt*, nous découvrîmes l'Amérique.

Et l'Américain.

Nous le découvrîmes même un peu vite. Babbitt nous apparut comme un fantoche, un mannequin grotesque pour quelque musée Tussaud de la médiocrité. Nous nous sommes précipités vers les formules toutes faites, stéréotypant l'auteur en même temps que sa créature. Tenez, voici la description de Babbitt par divers commentateurs. Je vous assure que j'ai glané ces phrases au hasard : « L'Américain moyen, menant une existance banale dans une petite *(sic)* ville de province... » « L'Américain moyen, avec son conformisme, son admiration pour la richesse, sa fierté de ses instruments de confort, son sentimentalisme et son ennui... » « Le Yankee standard, avec son âme et ses préjugés taylorisés... » « Le négociant prospère dans une grande ville de l'Ouest, madré en affaires, alerte à l'âge où le bedon commence, prodigue d'invitations, membre de tous les clubs... » On pourrait continuer à l'infini. Tout le monde est tout de suite d'accord : Babbit est un « type » littéraire parfait, et Sinclair Lewis, le plus fin des romanciers naturalistes ; on ne se pose pas de questions ; il s'inscrit à la suite de Dreiser, dans la lignée de ceux qui ont lu Zola, Huysmans, les Goncourt et Flaubert (même s'il écrit mal) ; bien plus, comme le « type » de Babbitt est drôle, Sinclair Lewis mérite presque de figurer parmi les humoristes ! D'ailleurs Zénith — où se déroule l'action de *Babbitt* — est si exactement observé et peint qu'on n'a aucun mal à le reconnaître : c'est Minneapolis ! Préfaçant *Babbitt*, Paul Morand résumera la situation en écrivant : « L'Américain d'hier a vendu son âme ; sa défaite, racontée avec la puissance, l'admirable bon sens et l'humour d'un grand écrivain, est celle de tout un peuple. »

Il est difficile d'être plus injuste envers Lewis.

Réfléchissons : la réussite mondiale de *Babbitt* fut étourdissante ; pour ne prendre qu'un exemple, précisons que ce livre, dans la seule traduction française, en est aujourd'hui à sa cent cinquante et unième édition et qu'on l'a traduit dans presque toutes les langues. Mais ce n'est pas une raison pour oublier son succès en Amérique même, ni celui de *Main Sreet* (Grand-Rue), paru deux ans auparavant et qui avait atteint dans son pays d'origine 500.000 exemplaires ! Prétendra-t-on que l'Amérique était heureuse de découvrir enfin son image ? Il faudrait supposer que les Américains étaient alors aussi ignorants que nous de leur propre littérature ou de leur propre visage.

Bien sûr la caricature est pour beaucoup dans la réussite de *Babbitt* ; mais il y a autre chose. Le héros de Sinclair Lewis mérite à un autre titre notre attachement. Il a une seconde face. Je le crois parce que si cette seconde face de Babbitt n'existait pas, le brave agent immobilier de Zénith serait un monstre dans l'œuvre de son auteur.

Ce Babbitt méconnu, c'est le Babbitt inquiet.

Relisez plutôt les dernières lignes de cet extraordinaire roman. Babbitt prend son fils par les épaules : « Je ne crois pas avoir réussi quoi que ce soit, sinon de suivre mon petit bonhomme de chemin... Peut-être iras-tu plus loin ? je ne sais pas. » Et les « Babbitt mâles » s'avancent pour affronter la famille... Sincèrement, est-ce là une touche finale pour le portrait d'un médiocre satisfait ? Ne serait-on pas plus près de la vérité en constatant que si les problèmes ne se posent plus pour Babbitt il conserve néanmoins le sentiment précis de l'existence de ces problèmes ? Ou, si l'on préfère, pour user d'une expression à la mode qui est celle de « mauvaise conscience », j'aimerais assez prétendre que notre mauvaise conscience de lecteurs de *Babbitt* doit puiser sa source dans la mauvaise conscience de Babbitt. Si atténuée, si latente soit-elle.

Toute l'œuvre, toute la vie de Sinclair Lewis en apportent la confirmation.

Le premier livre important de Lewis (après *Notre Sieur Wrenn*) s'appelle en français *une Vie comme une autre*, mais en anglais *The trail of the Hawk*, c'est-à-dire *la Trace du Faucon*. L'écart entre ces deux titres — qui est d'ailleurs le sujet du roman — définit exactement ma querelle. Les partisans du Babbitt repu verront surtout dans *une Vie comme une autre* le triomphe final du conformisme et de la médiocrité ; les tenants du Babbitt inquiet ne pourront oublier que le « Faucon » de l'histoire, avant de devenir un « homme rangé », débuta comme aviateur à l'époque de Wright et de Blériot : à un moment où l'aviation incarnait l'essence même de l'aventure. Les premiers parleront de caricature, les seconds, de protestation. Seulement l'amour dont Lewis a chargé ses premières pages interdit toute idée de caricature...

Considérez de même *Elmer Gantry*. C'est une attaque violente contre l'hypocrisie religieuse. Cette fois le roman a déchaîné un vrai scandale dans le clergé américain. Croyez-vous que ce soit là le fruit d'une paisible caricature ? Et ce que suggère *Elmer Gantry*, on le décèlerait peut-être encore plus clairement dans le dernier livre de Lewis traduit en français, l'atroce *De sang royal*, où sont minutieusement décrits, jusqu'à la révolte à main armée, les tourments d'un citoyen américain qui se découvre subitement une ascendance nègre...

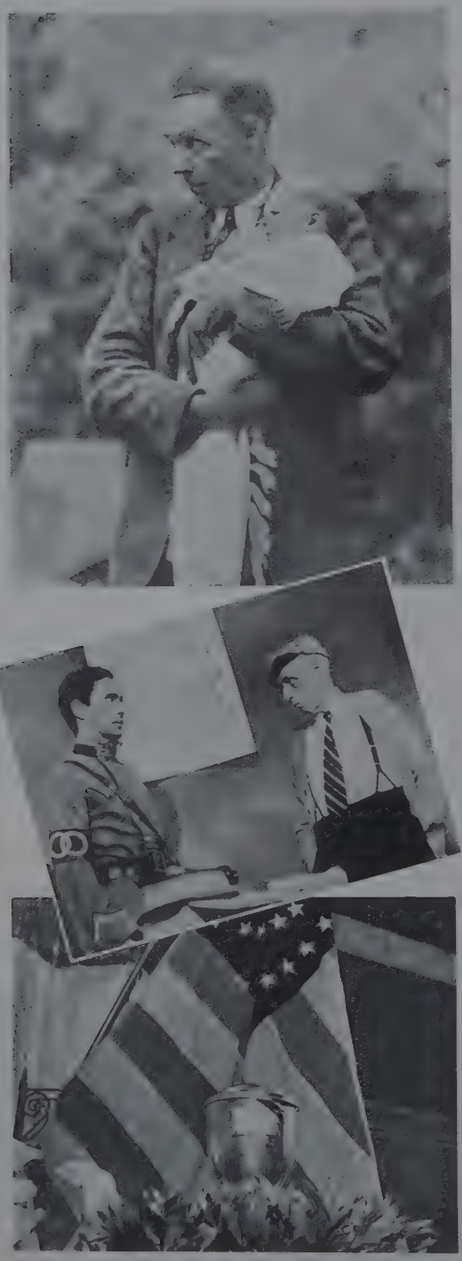
Mais il y a un cas encore plus privilégié : d'une façon à peine voilée Sinclair Lewis a donné une suite à *Babbitt* — disons au moins un prolongement : je veux parler de *Sam Dodsworth*. Sam Dodsworth, qui vit à Zénith, comme Babbitt, n'est pas exactement Babbitt : c'est un Babbitt un peu plus évolué, un peu plus réfléchi, plus intelligent, un Babbitt — surtout — que les événements se chargeront de mûrir. Sam Dodsworth franchit le pas et vient explorer l'Europe. L'inquiétude aussitôt grandit. Bientôt toutes les valeurs chancelleront : la morale de Zénith n'est pas à l'échelle du globe. Enfin le rétablissement s'esquissera : à la fin du volume, d'une façon d'ailleurs émouvante, Sam Dodsworth retrouvera son équilibre ; mais ce ne sera pas en adoptant des conventions nouvelles. L'inquiétude cédera désormais la place à la vigilance.

Il serait captivant, œuvre après œuvre, de poursuivre la démonstration, de montrer comment, sous les apparences les plus paisibles, l'alerte demeure, voilée ; de préciser le rythme selon lequel se meut la pensée de Sinclair Lewis et qui est un rythme à deux temps : fuite (le thème de *Grand-Rue*) et capitulation ; mais la possibilité de la fuite subsiste toujours dans la capitulation,

Et il faut avouer que l'image qui se dessine alors de l'auteur coïncide mieux avec ce que nous savons de Sinclair Lewis. Fut-ce vraiment un homme qui borna toute son ambition à décrire ses contemporains, celui qui refusa le prix Pullitzer (équivalent de notre Goncourt) après *Arrowsmith*, prétextant que les prix littéraires sont dangereux pour l'indépendance et l'originalité des écrivains ? Avait-il l'esprit d'un caricaturiste, le lauréat du prix Nobel de littérature qui s'excusa, à Stockholm, d'une récompense que d'autres, en Amérique, auraient méritée avant lui ? Et il en donna la liste...

Non. Il faut rendre à Lewis son visage et à Babbitt son épaisseur : ce fut cette épaisseur — et non pas la seule anecdote — qui nous toucha quand nous le rencontrâmes pour la première fois. Cette épaisseur nous est aujourd'hui mieux perceptible ; elle est facile à définir : c'est tout simplement une épaisseur d'homme.

Au fond, l'homme plein de bon sens que rêve Sinclair Lewis est-il même si loin de l'homme hyper-intellectuel d'Aldous Huxley ? Si paradoxal que cela paraisse, ils se rencontrent peut-être dans leur amour pour le juste milieu. Doit-on alors risquer le mot d'humanisme ? Sinclair Lewis sourirait ; je songe à ce qu'il déclara, toujours à Stockholm, à propos de l'humanisme : « C'est un mot, disait-il, qui peut signifier beaucoup de choses et qui peut ne rien vouloir dire. Il peut signifier que les Grecs et les Latins sont bien plus intéressants que nos paysans — exactement comme il peut vouloir dire qu'un paysan vivant l'emporte de beaucoup sur un Grec mort. » « Sinclair Lewis a le culte du non-héros », assurait encore Paul Morand... Disons plus simplement qu'il devait avoir, à un degré au moins égal, la terreur de l'imbécile.



CES TROIS PHOTOS REPRÉSENTENT : LEWIS PORTANT UN DE SES FILS ; L'ÉCRIVAIN INTERPRÉTANT UNE DE SES PIÈCES, ET ENFIN, REPOSANT SUR LE DRAPEAU AMÉRICAIN ET FLANQUÉE DE LAURIERS, L'URNE CONTENANT SES CENDRES.

# SPORTS ÉQUESTRES

## BILAN

En janvier les « cracks » de concours hippique se reposent sur leurs lauriers en attendant les prémices du printemps pour en conquérir d'autres. Epoque favorable pour dresser le bilan des sommes qu'ils ont gagnées dans la saison dernière.

Arlequin, à Mme Roblin, est en tête du classement général avec 643.678 francs; à son actif, entre autres épreuves, le Grand Critérium de Paris et la Forêt-Noire à Baden-Baden. M. d'Orgeix monte avec brio ce cheval attentif et impétueux. Sucre de Pomme, propriété de M. Robert Peters, vient en deuxième position, accusant 641.592 francs. Le chevalier d'Orgeix, encore une fois, interprète en souplesse cet étonnant bondisseur. Troisième sur la liste des lauréats, U. R. S. S., appartenant à Mme Raffin, agrée la monte élégante du commandant de Maillé. Et puisque les « jumpers » se jugent sur des totaux, disons qu'en 1950 trente-quatre d'entre eux dépassent 200.000 francs d'argent public et cent douze, plus de 100.000 francs. Pas d'analogie avec les courses, ne risquons en l'occurrence aucune comparaison.

Tré-Hardy.

La tension de tout son être se lit sur le visage de l'Autrichienne Annelies Schuh-Proxauf, qui fut a Grindelwald la gagnante du slalom.

Au cours des assauts d'escrime dont le Palais-Bourbon a été le théatre, M. Anxionnaz, député, s'est mis en valeur face a Mahé.

# ÇA ET LA

## ESCRIME

Très sportive et très courtoise fut la rencontre d'escrime entre l'Association sportive de l'Assemblée nationale et le bataillon de l'air 117. Le député Anxionnaz prit à cette rencontre la part la plus brillante.

# LES SPORTS

PAR MARCEL DANINOS

## DE LA NEIGE A LA GLACE

L'ouverture de la saison internationale a confirmé purement et simplement les impressions que nous avions recueillies la veille auprès des dirigeants des sports de neige ; leurs diverses sections avaient bénéficié d'un excellent entraînement ; malgré cela leur optimisme n'avait rien d'excessif à la veille des premières rencontres internationales.

Les productions de nos représentants ont été honnêtes, rien de plus ; devons-nous leur appliquer l'axiome qui affirme : « Qui ne progresse pas, rétrograde » ? Non, pour deux raisons ; la première, c'est que la bagarre ne fait que commencer et que toute jérémiade serait prématurée ; la deuxième, c'est que ladite bagarre aura de nombreuses péripéties ; que la forme de chacun s'efforcera de s'améliorer progressivement et que les premiers contacts avec les champions étrangers n'auront pas manqué d'être fertiles en enseignement.

Du côté des dames, la représentation allemande a effectué une rentrée triomphale dans l'arène internationale ; dans la première grande manifestation de l'année non seulement c'est une Allemande — dans le civil docteur ès sciences naturelles — qui est classée première, mais trois de ses compatriotes figurent dans les dix du palmarès. Ce résultat, sans nous réjouir à l'extrême, n'a pas été pour nous surprendre : les champions allemands ont été écartés pendant plusieurs années de tous les tournois organisés hors de leurs frontières ; pour qui connaît leur capacité de travail et de volonté, il était plus que certain que leur condition serait à son apogée dès la première sortie.

Cette coquetterie a reçu à Grindelwald sa juste récompense ; Hildesude Gaertner a dû faire appel à toutes ses ressources pour battre de quelques dixièmes de seconde la Suissesse Idly Walpoth sur une piste difficile ; la neige, en tombant, rendait la visibilité détestable ; pour triompher sur plus de 3 kilomètres avec 600 mètres de dénivellation et quinze portes, la technique la plus savante devait être soutenue par une grande intelligence et par la plus robuste solidité physique.

Tout autre est le gabarit du vainqueur de la première épreuve masculine, le Trophée du Lauberhorn, qui se disputait également en la première quinzaine de janvier. L'Autrichien Othmar Schneider semble grêle, voire fragile ; cependant ce tout jeune homme a démontré qu'il était l'as des as en l'occurrence, car il y avait derrière lui un lot de tout premier ordre.

Schneider est loin d'être un inconnu; notre James Couttet le savait mieux que personne ; l'an dernier, dans le Kandahar, l'Autrichien le suivait immédiatement. Couttet, cette fois, devait finir derrière lui, tout en précédant de peu son camarade Désiré Lacroix ; ni l'un ni l'autre, il faut bien l'avouer, ne semble en progrès ; ils n'ont pas cependant démérité puisqu'ils se classent respectivement troisième et cinquième.

Quant à nos championnes, pour ne pas les oublier, elles ne se sont signalées : Suzanne Thiollière, que par une chute magistrale qui l'obligeait à abandonner ; Andrée Tournier, que par l'attribution de la dix-septième place.

A Garmisch - Partenkirchen, la construction d'énormes statues de neige est un sport très en faveur.

# TENNIS

L'année dernière, Mme de Galea, mère et grand-mère de deux sportifs convaincus, a fondé une coupe internationale destinée aux jeunes gens n'ayant pas dépassé vingt ans, et dont le règlement était calqué sur celui de la coupe Davis.

La coupe de Galea avait réuni quatre engagements en 1950 ; la coupe Davis, lors de sa création, n'avait guère fait mieux, et l'on sait quelle fut sa destinée. En 1951 huit nations ont donné leur adhésion à cette compétition de juniors.

# PETITES CHRONIQUES

## UN EXPLOIT D'AUTOMOBILISTES

André Mercier et Charles de Cortanze viennent d'accomplir un exploit qui fera date dans l'histoire de l'automobile en effectuant le parcours Le Cap-Alger, soit 13.907 kilomètres, en seize jours dix heures vingt-cinq secondes. L'ancien record sur cette distance appartenait à l'Angleterre ; il était de vingt-quatre jours seize heures.

## NOS ARTICLES SUR LE TCHAD

**Par suite d'une erreur matérielle, l'article le Tchad français paru dans notre numéro du 20 janvier ne portait pas le nom de son auteur.**

**Ce texte ainsi que ceux relatifs au Tchad qui figuraient dans le numéro du 13 janvier et les photographies qui les illustrent sont dus à notre collaborateur Pierre Ichac, dont nos lecteurs ont déjà apprécié à diverses reprises les articles et les documents qu'il a rapportés de ses reportages en Afrique Noire.**

## SCULPTURES ET PEINTURES D'INDOCHINE

A la Galerie de l'Agence de la France d'outre-mer, M. Evariste Jonchère a exposé un fort intéressant ensemble de sculptures représentant généralement des types indochinois, œuvres d'un métier sûr et probe et où s'affirment les qualités d'observation que l'artiste a mûries au cours d'un long séjour dans cette partie de l'Extrême-Orient à laquelle l'attache une véritable affection. Vaillant combattant de 1914-1918 qui rapporta de la guerre la Légion d'honneur et la Médaille militaire, M. Evariste Jonchère est grand prix de Rome de sculpture et a collectionné les récompenses recherchées, de la médaille d'honneur du Salon à la grande médaille d'or de la Ligue maritime et coloniale. Grand voyageur, il a cependant été retenu surtout par l'Indochine, où il a exercé une action fructueuse comme directeur de l'Ecole des beaux-arts d'Hanoï, rénovant l'art de la laque. Le sculpteur, vigoureux et soucieux de vérité expressive, se double d'un peintre qui a trouvé dans les mêmes contrées un « climat » favorable à son talent.

## LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

### LA SECONDE GUERRE MONDIALE :

Elisabeth Cerruti, *Je les ai bien connus : souvenirs d'ambassades* (Hachette, 316 pages). Actrice au théâtre de Budapest, Elisabeth de Pauley s'est réfugiée en Autriche pendant la révolution de 1919 et elle y a épousé le diplomate italien Vittorio Cerruti. Elle a réuni dans ce livre les observations qu'elle a pu recueillir au cours des missions qu'a remplies son mari comme ambassadeur à Pékin, à Moscou, à Berlin, à Paris.

On peut dire qu'elle s'est entretenue avec tous les personnages qui ont joué un rôle décisif dans la dernière guerre. Aussi nous en livre-t-elle des portraits au vif. Leur finesse de touche révèle autant de culture générale que d'expérience politique. C'est sur Hitler et son entourage qu'elle relate les anecdotes les plus suggestives : Goering, ses cinquante-deux costumes, ses histoires de chasse, sa passion maladive de collectionneur ; Goebbels, pour qui la haine était la raison d'être de la vie ; Ribbentrop — auquel Hitler prêtait trois fois autant de génie qu'à Bismarck — mais que Mme Cerruti considère comme ayant été le plus divertissant des nazis, car il n'ouvrait pas la bouche sans faire une gaffe ; Hess, mortellement ennuyeux et sans nulle éducation...

On reste confondu, en lisant ces témoignages glanés au cours de réceptions ou de déjeuners, devant la pauvreté des propos qui s'y tenaient et la misère intellectuelle des hommes qui ont précipité le monde dans la guerre.

### L'HISTOIRE LITTÉRAIRE :

Princesse Bibesco, *la Duchesse de Guermantes, Laure de Sade, comtesse de Chevigné* (Plon, XIII-176 pages).

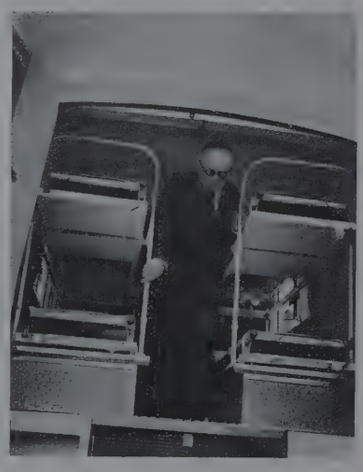
C'est Oriane retrouvée : l'héroïne de Proust revit ici sa vie réelle après avoir donné au romancier l'archétype de l'élégance et de l'esprit d'un salon moderne. « Parce que Mme de Chevigné portait, un certain jour d'été, une toque en bluets, ces fleurs de blé ne se faneront plus, aussi longtemps que Proust aura des lecteurs ».

Un faux portrait de Mme de Chevigné portant sur le catalogue ce nom imaginaire de « duchesse de Guermantes » fut acheté comme vrai par un naïf Américain : hommage involontaire à la femme à laquelle Proust disait : « Madame, je ne vous écris pas, mais je n'écris que sur vous. »

Mme de Chevigné eut l'esprit d'une grande dame du XVIIIe siècle. Elle avait vécu avec son mari à la petite cour de Frohsdorf, auprès du comte de Chambord, sur lequel ce livre nous apporte des témoignages curieux. Nous citerons par exemple cette réflexion du prétendant en apprenant la mort du prince impérial : « S'il avait vécu je l'aurais adopté. »

Quelques lettres de Marcel Proust à Mme de Chevigné terminent ces pages, toutes vibrantes de sensibilité, consacrées à la femme de tête et de cœur que le romancier a vêtue de la robe tissée au clair de lune pour la reine des fées...

ALBERT MOUSSET.



## LA BELGIQUE OFFRE UNE AMBULANCE AUX COMBATTANTS D'INDOCHINE

Une émouvante cérémonie a eu lieu à l'Elysée à l'occasion de la remise à la France d'une ambulance offerte aux troupes qui combattent en Indochine par l'Association des mutilés prévoyants de Belgique. S. E. le baron Guillaume assistait à cette cérémonie ainsi que M. Jacquinot, ministre des Anciens Combattants, et M. Letourneau, ministre d'Etat chargé des Etats associés.

Le président de l'Association, M. J.-P. Michel, évoqua en un noble langage la fraternité d'armes franco-belge ; M. Vincent Auriol, à qui fut remis le Livre d'Or des mutilés belges, remercia avec une émotion visible et tint à visiter le véhicule sanitaire qui ira porter à nos soldats le témoignage de l'amitié vigilante de nos voisins.

## NOUVELLES DIPLOMATIQUES

M. Waerum a été nommé ambassadeur du Danemark en France en remplacement de M. Svenningsen, appelé à un poste de directeur au ministère des Affaires étrangères à Copenhague.

Né en 1890, docteur ès sciences politiques, M. Waerum a été chef de la section économique et politique du ministère des Affaires étrangères danois. Il a aussi appartenu à la commission économique de l'Europe, dont il a été en 1948 le président.

Le nouvel ambassadeur prendra possession de son poste à Paris le 1er mars.

## UN MONUMENT A JEAN MOULIN

Près de Béziers, au plateau des Poètes, un monument, œuvre du sculpteur nîmois Marcel Corbier, a été inauguré, devant une foule émue et recueillie, à la mémoire de Jean Moulin, premier président du Conseil national de la Résistance. Le monument fut remis à la Ville de Béziers par M. Claparède, sénateur de l'Hérault. Puis M. Gaston Monnerville, président du Conseil de la République, exalta avec une éloquence élevée le sacrifice de Jean Moulin, dont ni les menaces ni les tortures ne purent faire fléchir la fidélité à l'idéal patriotique.

## LA FIN D'UN BEAU NAVIRE

Les derniers vestiges du paquebot géant *Normandie*, qui fut l'orgueil de la France, viennent d'être livrés à la fonderie : quatre des hélices de bronze qui permirent au navire de conquérir le ruban bleu sur la ligne de l'Atlantique-Nord. Des camions munis d'énormes plates-formes les ont prises en charge au Havre pour les transporter à Marseille. Les voici lors de leur passage à Rouen.

## THÉATRE LYRIQUE

### « La Chanson du Mal Aimé »

Du plaintif et amer poème d'Apollinaire dont certains vers mystérieux hantent nos mémoires, *Voie lactée, ô sœur lumineuse. Des blancs ruisseaux de Chanaan...* M. J.-J. Etcheverry a tiré un argument de ballet d'où s'est évaporé beaucoup de rare, d'exquis, d'unique... Mais c'est un bon argument de ballet, varié, pittoresque et tumultueux. Dans le brouillard de Londres, parmi les mendiants et les filles, la population de *l'Opéra de quat'sous*, le poète déçu par ses amours croit retrouver le traître visage qu'il aimait sous la casquette d'un voyou, dont le regard « lui fait baisser les yeux de honte... », et sur les épaules d'une femme saoule... Il a ensuite les hallucinations — pour Apollinaire soudaines comme l'éclair — ici développées à loisir en ballet russe, en ballet des *Sept Epées de mélancolie*, en pas de deux avec la Folie... Puis, à Paris, le Paris de 1903, un jour de fête où l'on danse le cancan, où les tziganes scient frénétiquement les boyaux de leurs violons, il voit une passante tapageuse, plumes au chapeau, froufrous de linges, et l'attable auprès de lui, car elle ressemble à celle « qu'il a tant aimée ».

C'est comme chorégraphe que M. Etcheverry mérite les plus vives louanges. Les inventions fourmillent, dans ce ballet, piétinant, désossé ; les attitudes pathétiques, les torsions de corps à la Rodin, les silhouettes caricaturales...

La partition de Mme Elsa Barraine, une musicienne qui sait tout de la musique et dont la plume semble avoir filé rapidement le long des portées, est constamment vivante, provocante et, au dernier tableau, frénétique. Le « milieu », l'époque la contraignaient sans doute à céder à la vulgarité. Elle est moins « elle-même », je crois, que dans d'autres œuvres. Mais on la reconnaît à la virtuosité, à l'aisance de l'écriture et à l'éclat, canaille quand elle veut, de son orchestre. C'est une partition qui n'ennuie pas une minute.

L'Opéra-Comique a donné à ce *Mal Aimé* des soins d'infirmière sensible. Tout est soigné, ingénieux ; et les danseurs n'ont jamais été meilleurs. Mlle Geneviève Kergrist au premier rang, dans son rôle à métamorphose — voyou, femme saoule, Voie lactée, Folie, passante — a été admirable de verve, d'audace ; la danse de pantin de l'ivrogne, voluptueuse et émouvante dans sa fièvre d'alcool, ne sera pas oubliée ! On l'a rappelée dix fois. M. Goubé, le poète, est douloureux et fin. M. Lucien Mars entraîne vaillamment les « Zaporogues » dans des danses qui rappellent les « polowtsiennes » du *Prince Igor*. Une belle heure pour la danse et pour la musique !

ROBERT KEMP.

## UN CADEAU POUR CHICAGO

Ce petit âne gris a cru sans doute, lorsqu'un avion le prit sur un aérodrome italien, qu'on l'envoyait au paradis des ânes, chanté autrefois par Francis Jammes. En réalité il partait pour l'Amérique, où les enfants de la ville d'Udine l'ont envoyé en signe de reconnaissance pour l'aide Marshall. Frunaletta — c'est son nom — a été remis par M. Bertoldi, vice-consul d'Italie à Chicago, aux enfants de la ville, qui étaient venus en nombre à l'aérodrome pour accueillir le charmant animal. Ils s'amusèrent fort de la résistance qu'il opposa lorsqu'on le fit monter dans le camion qui devait l'emmener au parc zoologique.

## NÉCROLOGIE

### Jacques de Baroncelli

Emporté par une crise cardiaque, Jacques de Baroncelli, un des pionniers du cinéma, vient de disparaître dans sa soixante-dixième année. Ce descendant d'une illustre famille provençale — Jacques de Baroncelli était marquis de Javon — était né dans le Gard, à Bouillargues. Il fut d'abord journaliste, puis, au retour d'un voyage aux Etats-Unis, consacra son activité au cinéma. Il s'intéressa particulièrement à l'adaptation à l'écran d'œuvres littéraires connues.

### Maxence Van der Meersch

Gravement malade depuis longtemps, le romancier Maxence Van der Meersch s'est éteint dans sa villa du Touquet. Il n'avait que quarante-trois ans. Le succès de son premier livre, *la Maison dans la dune,* en 1932, l'incita à s'adonner exclusivement à la littérature. En 1936, *l'Empreinte du dieu* reçut le prix Goncourt. Depuis lors la faveur d'un public étendu était demeurée acquise à Van der Meersch. L'adaptation au cinéma, pour lequel elles convenaient bien, de plusieurs de ses œuvres avait élargi son public.

*Corps et âmes* obtint un succès considérable et suscita des réactions violentes dans le monde médical et de longues polémiques. Ce fut un des très gros tirages de ces dernières années. L'œuvre de Maxence Van der Meersch reflète ses origines flamandes. Elle atteste un vigoureux tempérament de romancier, habile à inventer des épisodes dramatiques et à faire rebondir l'intérêt d'un récit.

### Louis Icart

Le peintre et graveur Louis Icart, dont les œuvres d'une grâce élégante connaissaient la faveur du public et étaient très appréciées en Amérique, vient de mourir à l'âge de soixante-trois ans. Son art se souvenait des petits-maîtres du XVIII[e] siècle et se teintait parfois de romantisme. Il s'était fait aussi une réputation d'illustrateur, donnant ses soins notamment à Rabelais. Il était officier de la Légion d'honneur. Louis Icart portait un vif intérêt à l'histoire littéraire. Il avait collectionné notamment 18.000 lettres de Juliette Drouet adressées à Victor Hugo. Un ouvrage contenant un millier de ces lettres paraîtra prochainement.

# NOUVELLES RELIGIEUSES

Le cardinal François Marchetti-Selvaggiana, doyen du Sacré Collège, vient de mourir. Il avait, à la fin de la guerre de 1914-1918, été chargé de mission à Berne par le Vatican et avait exercé une bienfaisante action en faveur des victimes de la guerre. En 1924-1925 il fut l'animateur de l'exposition des Missions et c'est lui qui fonda sur le Janicule le beau séminaire des Missions.

La mort du cardinal Marchetti-Salvaggiana fait passer le titre de doyen du Sacré Collège au cardinal français Eugène Tisserant. Elle ramène en outre à cinquante et un le nombre des cardinaux, dont dix-huit italiens et trente-trois d'autres nationalités, parmi lesquels cinq français. Il y a fort longtemps que l'effectif du Sacré Collège ne s'était trouvé aussi réduit. Aussi pense-t-on que le pape ne tardera plus beaucoup à pourvoir aux dix-neuf vacances existantes. De nombreux noms sont naturellement prononcés. Parmi les prélats qui pourraient être appelés à recevoir la pourpre, on cite S. Exc. M[gr] Feltin, archevêque de Paris, et S. Exc. M[gr] Martin, archevêque de Rouen. Mais il convient en cette matière de se méfier des pronostics.

A la demande du gouvernement espagnol l'exposition missionnaire, qui, pendant l'Année Sainte reçut à Rome la visite de très nombreux pèlerins, va être reconstituée successivement à Madrid et à Barcelone.

La médaille pénitentiaire a été remise à M. l'abbé Genvo, aumônier des prisons de Metz, au cours d'une cérémonie à laquelle M. Robert Schuman avait tenu à assister. Le ministre des Affaires étrangères manifestait ainsi sa reconnaissance envers ce prêtre dont la présence, alors qu'il était incarcéré pendant l'occupation, lui fut d'un précieux réconfort.

A l'évêché d'Oran, M. Mekki, député de cette ville, a remis à S. Exc. M[gr] Lacaste la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Nous relevons, d'autre part, la nomination au grade de chevalier de M. de Saint-Chamas, avocat à la Cour d'appel, président des Associations catholiques de chefs de famille.

Ces vêtements sont destinés aux malheureux civils coréens, dont le sort a ému les Etats-Unis entiers. Collectés dans tous les diocèses des U. S. A., ils ont été rassemblés dans les entrepôts de la Conférence catholique nationale pour le bien-être, où S. Em. M[gr] Spellman, cardinal-archevêque de New-York, est venu assister à leur empaquetage.

## HÉROISME D'UNE HOTESSE DE L'AIR

Un très grave accident d'aviation survenu sur la ligne New-York-Philadelphie, aux Etats-Unis, a coûté la vie à cette jeune femme, victime de son admirable courage. L'avion D. C. 4, s'étant abattu, s'enflamma en heurtant le sol. Miss Mary Frances Housley, l'hôtesse de l'air, n'hésita pas à pénétrer dans l'appareil en feu pour essayer de sauver les dix-sept passagers qu'il contenait. Dix fois elle retourna dans le brasier, ramenant une personne à chaque fois. La onzième tentative lui fut fatale ; elle s'écroula, atrocement brûlée. Quelques heures plus tard l'héroïque hôtesse succombait à l'hôpital de Philadelphie.

# COURRIER THÉATRAL

### La rentrée de Ledoux à la Comédie-Française

Cette rentrée a été triomphale. Le mot n'est pas trop fort. Ledoux avait accepté de mettre *Tartuffe* en scène et de jouer le rôle de l'Imposteur. Il a merveilleusement réussi dans sa double entreprise. Voilà un Tartuffe que Molière n'eût pas désavoué, dans des costumes et un décor qui sentent l'époque. Ledoux entre, gras, le teint fleuri, comme le commande le texte. Il a l'œil faux à souhait, il joint les mains, il feuillette un petit missel relié en veau. Tartuffe en personne, vous dis-je. Et la scène avec Elmire,

incarnée par M[me] Annie Ducaux avec beaucoup de grâce et de vérité ? Il a vraiment donné là toute sa mesure, avec un rictus libidineux, une suite de travaux d'approche qui relèvent de la maîtrise. Ah ! le magnifique, l'exemplaire comédien !

Félicitons encore M[me] Béatrice Bretty, qui fit la joie de la soirée dans le rôle de Dorine, et la délicate et charmante Jeanne Moreau. En M[me] Pernelle j'eusse préféré M[me] Andrée de Chauveron à M[me] Berthe Bovy. Mais la belle, la réconfortante soirée ! Bravo ! Ledoux ! — Y. G.

## UNE CENTENAIRE DANS L'AUBE

Le village des Riceys, dans le département de l'Aube, compte neuf vieillards de plus de quatre-vingt-dix ans.

La doyenne du pays, M[me] Buot, vient de fêter ses cent ans. C'est la première centenaire qu'il y ait eu dans le village depuis trois siècles. La commune tout entière a pris part aux réjouissances organisées à cette occasion.

## A PROPOS D'UNE TAPISSERIE

Nous avons signalé dans notre numéro du 14 octobre dernier la présentation à l'ambassade du Canada à Paris d'une tapisserie exécutée à Aubusson et qui reproduisait un des plans dressés par M. Jacques Greber en vue de l'aménagement de la ville d'Ottawa. M. Greber nous prie de préciser que cette tapisserie a été offerte par la France au Canada et que l'initiative de ce don revient à M. Louis Joxe, directeur des Relations culturelles aux Affaires étrangères.

---

En compagnie de nombreuses vedettes du disque et de la radio, les Sociétés Philips et Polydor ont joyeusement fêté leur mariage. On reconnaît : M. Haver-Droeze, directeur général de la Société Philips, entouré de Jacqueline François, de Lady Patachou, de Ray Ventura et d'André Claveau.

## ÉDUCATION ANGLAISE

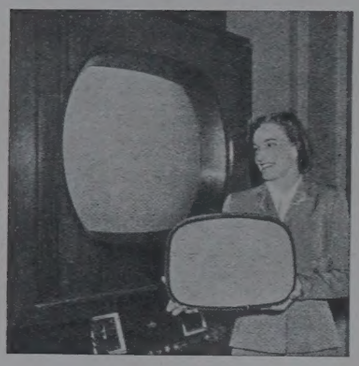
La jeune Patricia Roberts, qui accompagne son papa au départ de l'équipage qui va chasser le renard, est une cavalière précoce. Elle n'a que deux ans. Il est vrai que le poney de Shetland qu'elle monte, Tiny, est un bon vieux sage poney qui sent la responsabilité qui lui incombe.

L'éducation anglaise ne vise pas seulement à former très tôt des sportifs, mais aussi de bonne heure des « gentlemen » qui se plient sans embarras aux obligations mondaines. Voyez avec quel sérieux le jeune Robert Doves salue de son haut de forme l'Honorable Denys Lowson, lord-maire de Londres, et Mrs. Denys Lowson qui, à Mansion House, accueillaient pour une matinée récréative quatre cents enfants.

# PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES

### RÉCEPTEUR DE TÉLÉVISION GÉANT

Ce « tube » de télévision, d'un mètre de diamètre, fournit une image comparable à celle obtenue sur écran au moyen d'un bon projecteur de cinéma d'amateur. Malgré sa surface utile considérable, la nouvelle lampe mesure seulement 70 centimètres de longueur. L'appareil complet — qui assure une réception parfaite de tous les points d'une pièce normale, doit être mis prochainement en vente aux Etats-Unis à un prix voisin de 300.000 francs.



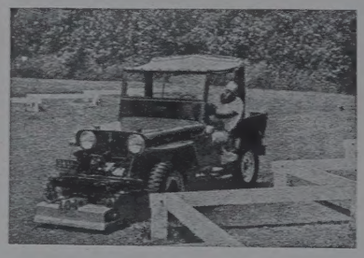
### LA ROUE SOUPLE

Au terme de vingt années de recherches, un ingénieur d'Arras, M. Louis Bernard, vient de mettre au point une roue de conception toute nouvelle qui n'utilise ni pneumatique ni chambre à air et élimine ainsi tous les accidents consécutifs aux crevaisons et éclatements. Cette roue est composée essentiellement d'un « chemin de roulement », souple et nerveux, que relient à la flasque centrale — de type ordinaire — des tendeurs de caoutchouc ou de nylon. La roue se déforme au contact du sol sous la pression du véhicule, mais reprend aussitôt sa forme circulaire, les efforts étant également répartis sur l'ensemble, qui travaille en suspension.

Les essais effectués ont donné — affirme-t-on — d'excellents résultats. C'est ainsi que le prototype, dont les tendeurs sont faits de nylon, est capable de supporter une charge de 1.000 kilos. L'inventeur estime que la roue souple peut être adaptée sans difficulté à tous les types de véhicules, de la bicyclette au poids lourd.

### UN NOUVEL EMPLOI POUR LA JEEP...

... Celui de « balayeuse » d'un nouveau genre. Munie à l'avant d'un aimant de 500 kilos, elle débarrasse le sol de tous les objets métalliques et en particulier des clous, cause principale des crevaisons. Les chantiers de construction et les établissements comportant des parcs de garage en plein air utilisent le nouvel engin, qui peut ramasser, en une seule opération, plus de 600 kilos de ferraille.



### BOUÉE DE SAUVETAGE

Voici le « dernier cri » en matière d'appareils de sauvetage individuels. Expérimenté avec succès à l'Institut aéronautique de la Royal Air Force, il se présente sous la forme d'un gilet, auquel est fixé un minuscule cylindre contenant du bioxyde de carbone. En cas d'immersion, il suffit d'arracher une capsule pour que le gaz emplisse instantanément la bouée. Le poids de l'ensemble ne dépasse pas un kilo.

### RAYONS X ET ALIMENTATION

Les Services de l'intendance de l'armée américaine ont adopté un appareil emetteur de rayons X qui permet la vérification du contenu des boîtes de conserve par caisses entières. L'appareil repère les boîtes endommagées ou bombées et indique le degré de détérioration du contenu, décèle la corrosion des boîtes et signale les corps étrangers qui peuvent s'y trouver enfermés. Passant dans une chaîne sans fin devant l'appareil, les caisses sont examinées sous tous les angles ; celles qui contiennent des boîtes défectueuses sont marquées et mises à l'écart.

### LE KYTOON

En dépit des apparences, il ne s'agit pas d'un nouveau jouet, mais d'un instrument fort sérieux. Il tient du ballon d'observation et du cerf-volant. D'une longueur de 2 m. 50, il emprunte au premier son enveloppe gonflée à l'hélium, et au second, ses ailes et sa queue. Il est utilisé par la

marine américaine pour signaler les embarcations de sauvetage. Il permet aux services de la météorologie de prélever des échantillons d'air à différentes altitudes.

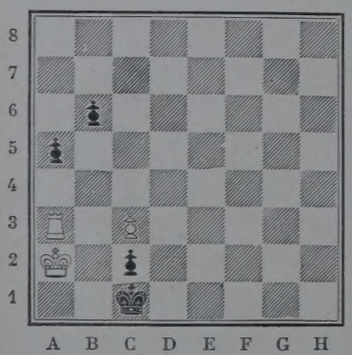
### BALANCE DE PRÉCISION

Grâce à un nouveau mode de suspension de son fléau, cette balance, fabriquée par une usine du Wurtemberg, évalue avec exactitude des différences de poids de l'ordre d'un deux-centième de milligramme.

CLAUDE THOMAS.

# LES ÉCHECS (N° 82)

*Solution de l'étude n° 83, de Troitzky. (Deutsche Schachzeitung, 1913.)*



*Les blancs jouent et font partie nulle.*

1. Ta3-b3 ! (et non 1. Ra2-b3 ?, Rç1-b1 gagne. — 2. Ta3-a1+, R×T. — 3. R×P, Ra1-a2. — 4. ç3-ç4, Ra2-a3. — 5. Rç2-ç3, a5-a4, etc.) 1. ... Rç1-d2 (si 1. ... Rç1-d1. — 2. Tb3×b6, ç2-ç1 : D. — 3. Tb6-b1 et les blancs gagnent). — 2. Tb3×b6 ! (et non 2. Tb3-b2 ?, Rd2-d3 ! et les noirs gagnent. — 3. Tb2×ç2, Rd3×ç2. — 4. ç3-ç4, Rç2-ç3 et le pion blanc tombe. Par contre, sur 2. Tb3-b2 ?, Rd2×ç3 ? ou Rd2-d1 ? serait une faute à cause de 3. Tb2×b6) 2. — ... ç2-ç1 : D. — 3. Tb6-b1 !, Dç1×ç3 (si 3. ... Dç1-ç2+. — 4. Tb1-b2 nulle, par échange tour contre dame). — 4. Tb1-b2+.

La tour menace maintenant de faire nulle par échec perpétuel sur b1 ou b2, le roi noir ne pouvant aller sur la troisième traverse à cause de Tb3, échangeant la tour contre la dame. Le seul moyen d'échapper à l'échec perpétuel est le suivant. — 4. ... Rd2-ç1. — 5. Tb2-b1+, Rç1-ç2, mais il y a la surprise. — 6. Tb1-ç1+ !, Rç2×ç1 et le roi blanc est pat.

---

*Tournoi d'Amsterdam (décembre 1950).*

Blancs : Rossolimo (France).
Noirs : Pilnik (République Argentine).

1. é2-é4, ç7-ç5. — 2. Cg1-f3, d7-d6. — 3. d2-d4, Cg8-f6. — 4. Cb1-ç3, ç5×d4. — 5. Cf3×d4, a7-a6. — 6. Ff1-é2, é7-é6. — 7. 00, Dd8-ç7. — 8. f2-f4, Fç8-d7. — 9. Fç1-é3, Cb8-ç6. — 10. Dd1-é1 !

La même position qu'au tournoi de Venise, où Rossolimo (avec les blancs) enleva le premier prix de beauté avec une partie nulle contre Nestler.

La dame fait place à la tour pour répondre à 10. ... Cç6-a5 par 11. Ta1-d1, Ca5-ç4. — 12. Fé3-ç1. La dame trouvera aussi plus d'activité sur f2, g3 ou h4 que sur d1 ou d2.

Il ne ferait pas bon pour les noirs essayer de gagner un pion par 10. ... Dç7-b6 ? car il suivrait 11. Ta1-d1, Db6×b2 (si 11. ... Cç6×d4. — 12. Fé3×d4, Db6×b2. — 13. Cç3-b5). — 12. Td1-b1, Db2-a3. — 13. Tb1-b3, Da3-ç5 (si 13. ... Da3-a5. — 14. Cd4×ç6, F ou P×C. — 15. Fé3-b6 gagne la dame). — 14. Cd4-f5, Dç5-a5. — 15. Fé3-b6 gagne de nouveau la dame.

Revenons à notre partie. Il suivit : 10. ... b7-b5. — 11. a2-a3, Ff8-é7. — 12. Dé1-g3, 00. — 13. Ta1-é1, Tf8-d8. — 14. Fé2-d3, d6-d5. — 15. é4×d5, Cç6×d4. — 16. Fé3×d4, Fé7-ç5. — 17. Fd4×ç5, Dç7×ç5+. — 18. Rg1-h1, é6×d5. — 19. Té1-é5, Fd7-ç6. — 20. Dg3-h4, Dç5-d6. — 21. Cç3-é2, d5-d4. — 22. Cé2-g3, g7-g6. — 23. Té5-g5, Cf6-d5. — 24. Cg3-é4, Dd6-é7. — 25. f4-f5, f7-f6. — 26. Tg5-g3, g6-g5. — 27. Cé4×g5, Rg8-h8 (si 27. ... f6×g5. — 28. Tg3×g5+, Rg8-h8. — 29. f5-f6). — 28. Dh4×d4, Td8-g8. — 29. Cg5-é6, Tg8×g3 — 30. h2×g3, Ta8-g8.

Les noirs ont surmonté le plus aigu de la crise, mais ils y ont laissé deux pions sans compensation aucune, de sorte que leur partie est perdue.

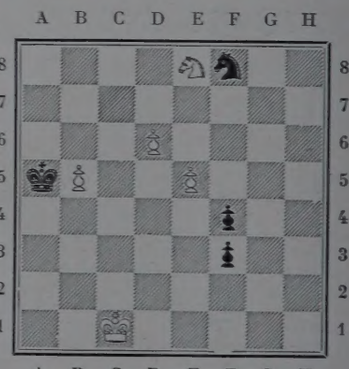
31. ç2-ç4, Cd5-ç7. — 32. ç4×b5, Cç7×b5. — 33. Fd3×b5, a6×b5. — 34. Tf1-ç1, Tg8-ç8. — 35. Tç1-ç3. Ici les noirs dépassèrent leur temps de réflexion, ce qui entraîna aussitôt leur abandon.

---

*Classement du tournoi international de Venise. (Octobre 1950.)*

1er Kotov (U. R. S. S.), 12 1/2 points ; 2e Smyslov (U. R. S. S.), 12 points ; 3e Rossolimo (France), 10 points ; 4e Pachman (Tchécoslovaquie), 9 1/2 points ; 5es Letelier (Chili), H. Steiner (Etats-Unis), Wade (Nouvelle-Zélande), chacun 8 1/2 points ; 8e Donner (Hollande), 8 points ; 9e Castillo (Chili), 7 1/2 points ; 10e Czerniak (Argentine), 7 points ; 11e Golombek (Angleterre), 6 points ; 12e Nestler (Italie), 5 1/2 points ; 13e Paoli (Italie), 5 points ; 14e Muller (Autriche), 4 1/2 points ; 15es Szabados (Italie), Primavera (Italie), chacun 3 1/2 points.

*Etude n° 84, par Liburkin. (« 64 » 1933.)*



*Les blancs jouent et gagnent.*

Le problème consiste à forcer la promotion d'un pion blanc, ce qui exigera la plus extrême précision de jeu.

ANDRÉ CHÉRON.

## PETITS PROBLÈMES AMUSANTS

### LES MÉGOTS

**Dialogue entre deux ramasseurs de mégots.**

**En admettant qu'il te faille trois mégots pour faire une cigarette, combien avec dix mégots fumeras-tu de cigarettes?**

## A TRAVERS LES EXPOSITIONS

La Société des peintres graveurs indépendants « le Trait » a organisé à la Galerie Raspail une exposition d'une grande tenue artistique. Plusieurs conceptions esthétiques s'y trouvent représentées, mais généralement toutes sont intimement liées entre elles par ce souci de ne pas rompre délibérément avec la part — aussi modeste soit-elle — de tradition. Parmi les œuvres nous relevons en particulier *les Souches,* burin de Camille Berg ; les *Figures allégoriques* de Mme Cachin-Signac, d'un sens artistique très poussé dans la sensibilité du trait ; *les Voyageurs,* burin de Robert Cami, d'un exotisme poétique d'où est exclu tout caractère anecdotique ; les paysages aux traits légers de Jean Donnay ; une pointe sèche dense et pure de Grau-Sala ; des fleurs au burin de Hasegawa, semblables aux fleurs séchées des herbiers d'autrefois ; des paysages avec effet de brume de Jules Joets ; une *Notre-Dame de Paris,* pointe sèche de Maxime Juan ; d'Albert Lepreux, une épreuve unique : *Paysage de Meaux,* aux valeurs subtiles comme celles d'un peintre ; de Nakache, un *Clown* d'une émouvante psychologie ; des eaux-fortes d'Orovida, rares comme des miniatures persanes, et des paysages de Paul-Emile Pissarro au souvenir de Millet ; d'autres de Marcel Roche, d'Urbain, nuancés comme ceux des maîtres hollandais. C'est une manifestation qu'apprécie le connaisseur.

Jacques Despierre est un jeune talent qui mérite qu'on le suive, car ses dernières œuvres sont celles d'un maître. Très attiré par ce foisonnement de formes et de couleurs, il sut s'imposer une discipline, et par l'enseignement officiel de l'Ecole des beaux-arts, et par des voyages à l'étranger, notamment en Italie ; il conçut alors un art nettement dépouillé où l'esprit d'analyse combiné avec celui de la réflexion l'orienta vers une forme de synthèse qui est généralement celle des artistes de talent.

Jacques Despierre aime à étudier tout d'abord la charpente des êtres, des terrains ou des choses qu'il va représenter. Et c'est seulement après avoir étudié scientifiquement et objectivement la nature qu'il laisse errer sa fantaisie et son rêve. C'est ce qui fait la beauté et le charme de sa peinture. Notre ami Marcel Zahar l'a fort bien senti et démontré dans un excellent livre qu'il lui consacre. Ce sont deux sensibilités qui sont faites pour se comprendre. (Galerie de Berri.)

MAURICE SÉRULLAZ.

## A TRAVERS LES GALERIES

Poète, romancier, essayiste, peintre, la personnalité complexe de R.-J. Clot est fort attachante. Il expose à la Galerie du Bac un ensemble de dessins d'une haute qualité.

Au rebours d'une époque où l'art se complaît aux seules recherches plastiques, R.-J. Clot charge son œuvre de pensée.

Lorsque nos cimaises se recouvrent d'abstractions plus ou moins pures, il trace des images réalistes, mais de lignes subtiles et construites en rythmes vigoureux, qui puisent leurs forces profondes dans les valeurs de l'esprit.

L'œuvre de R.-J. Clot plasticien n'est pas une œuvre de littérateur. Si nous y sentons vibrer une immense pitié pour la détresse humaine, nous y découvrons aussi toutes les ressources d'un artiste qui connaît à fond son métier. C'est sans doute ce qui lui confère aujourd'hui cette passionnante singularité.

B. CH.

## NOUS AVONS LU POUR VOUS

### Biographies

Georges Mongrédien : *La Vie privée de Molière* (Hachette).

Spécialiste du XVIIe siècle, M. Georges Mongrédien a voulu dans cet ouvrage faire revivre Molière dans sa famille, dans son ménage, au milieu de ses amis, dans son activité professionnelle de comédien et de chef de troupe, évoquer ses années de jeunesse, sa conquête du succès, sa mort à la tâche. Des lettres de Molière on sait que nous n'en possédons point. Il reste cependant des sources assez nombreuses : documents officiels, biographies — celle de Grimarest — pamphlets et, enfin, l'œuvre même de Molière. Evidemment beaucoup de prudence s'impose dans l'interprétation qu'on peut tenter de celle-ci, et l'on a souvent dans ce sens été trop loin. M. Georges Mongrédien n'a pas failli à cette prudence, et son livre sera lu avec intérêt par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire littéraire.

Edmond Blanc et Léon Delhoume : *La Vie émouvante et noble de Gay-Lussac* (Gauthier-Villars).

Voici comme pour prolonger les cérémonies qui, l'an passé, commémorèrent à Limoges et à Saint-Léonard-de-Noblat le centenaire de la mort de Gay-Lussac. La carrière de l'illustre physicien y est contée de manière très précise ainsi que son passage dans la politique. Ses amitiés y sont aussi évoquées, et la figure de Mme Gay-Lussac y revit de touchante façon. Un beau portrait d'un homme en qui les qualités intellectuelles et morales s'alliaient. On comprend que deux de ses compatriotes aient eu plaisir et fierté à le dessiner.

Jacques Vivent : *La Vie privée de George Sand* (Hachette).

On a beaucoup écrit déjà sur George Sand, sur l'écrivain, sur ses idées politiques et sociales, sur ses amitiés ainsi que sur ses amours. M. Jacques Vivent fait aujourd'hui revivre son existence privée avec beaucoup de tact.

Autour de la romancière de *François le Champi* et des *Maîtres sonneurs* gravitent nombre de figures célèbres ou estompées : Jules Sandeau, Mérimée, Marie Dorval, Mallefille, Michel de Bourges, dont l'influence fut grande sur George Sand, et surtout Alfred de Musset et Chopin. C'est toute une époque qui ressuscite dans ce livre où l'on retrouvera avec intérêt les qualités du biographe de Talleyrand et de Barras.

### Récits de voyages

François Balsan : *L'Etreinte du Kalahari* (Boivin et Cie).

Les expéditions relatées dans ce volume ont reçu la grande médaille de la Fondation Duchesne-Fournet, de la Société de géographie. Récompense que tous les lecteurs de ce livre jugeront pleinement méritée. Car c'est un récit passionnant et qu'on ne peut plus abandonner quand on l'a commencé que celui de l'exploration du Désert Rouge par M. François Balsan. Il a mené à bien des projets que des gens, dont l'avis pouvait être tenu comme autorisé, considéraient comme irréalisables. Il l'a fait avec une énergie et une ténacité magnifiques et il raconte ses exploits avec une simplicité pleine de bonne humeur qui en augmente le prix.

## COURRIER MÉDICAL

### « Repellent »

« Repellent » ? C'est repoussant. C'est exactement le sens du mot. Il s'agit de produits — on n'ose pas dire de médicaments — qui ont un pouvoir repoussant. Pendant les grandes batailles aéronavales du Pacifique des avions tombaient fréquemment à la mer, lors des manœuvres d'appontage, par exemple. Les aviateurs étaient indemnes, mais, avant qu'une vedette ait eu le temps de les secourir, les requins étaient intervenus ! Ce que l'on considérait comme un intolérable gaspillage de vies humaines. Il fallait « repousser » les requins. Le premier produit employé avec un succès réel fut... de l'extrait de chair putréfiée de requin ! Un aspect de la question qui satisfait presque l'esprit.

Des recherches de toute nature ont été continuées, et l'on a découvert des produits antirequin à odeur moins philosophique. L'étude a été étendue à l'un des problèmes les plus importants du temps de guerre, mais aussi du temps de paix, les repellents « antimoustique », la moustiquaire parfaite, transportable, adhérente à la peau, infranchissable, imperforée et imperforable. On sait que l'idée est ancienne et que bien des essences, des produits aromatiques — d'autres qui l'étaient beaucoup moins — ont été séculairement proposés avec un succès si médiocre qu'ils ont été abandonnés les uns après les autres. Des produits nouveaux donnent des espoirs plus sérieux et leur commercialisation récente paraît raisonnable ; même efficace, cette solution a pourtant le gros inconvénient d'être passagère. Il y a, on le sait, une solution supérieure : le drainage, l'alevinage des étangs en poissons larvivores, la récupération des terres. Il ne faut que de l'argent et de la volonté, et l'on fait œuvre de paix et d'enrichissement national.

R.-J. M.

### L'épidémie de grippe

La grippe sévit, atteignant de nombreuses personnes. Si l'épidémie paraît relativement bénigne dans notre pays, il n'en va pas de même en Grande-Bretagne, où le pourcentage des cas mortels est élevé. La région de Liverpool a été particulièrement éprouvée. On sait que la grippe reconnaît pour agent un virus et que deux souches de virus grippal ont été isolées et désignées sous les appellations de type A et de type B. Certains savants américains admettent même l'existence d'un troisième type.

Le Centre mondial de la grippe, que dirige à Londres le docteur C. H. Andrews, et l'Institut Pasteur, à Paris, s'efforcent d'identifier le virus responsable de l'actuelle épidémie. Ce sont des recherches qui exigent un temps assez long. L'institut londonien semble porté à incriminer un type proche du type A. Ce type A a été l'agent causal de l'épidémie qui s'est produite en France pendant l'hiver 1948-1949.

## PHILATÉLIE

### Nouvelle de France

L'année philatélique s'est terminée en France par l'émission de deux timbres grevés d'une surtaxe au profit de la Croix-Rouge française.

Mis en circulation le 22 décembre, ils ont pour sujets le buste d'Alexandre Brongniart enfant, d'après Houdon, 8+2 fr., bleu vert, et l'*Amour,* de Falconet, 15+3 fr., brun rouge. Les deux vignettes, imprimées en taille-douce, ont été gravées par J. Piel.

Pour le 22 janvier a été annoncée la mise en vente d'une vignette de 12 fr. représentant le château de Fontainebleau. Dessiné et gravé par Decaris, ce timbre est imprimé en couleur sépia.

A titre exceptionnel, la vente a commencé à Fontainebleau les 20 et 21 janvier ; un bureau de poste temporaire, doté d'un cachet spécial illustré, était installé pour cette occasion au château.

J. BELLAY.

## PANORAMA RADIOPHONIQUE

Lorsqu'on parle des « chauffeurs du dimanche », c'est avec un accent d'indulgence pour les conducteurs qui n'ont pas l'expérience des « as » du volant. Il en va tout autrement des « musiciens du dimanche » présentés par Claude Roland-Manuel. Ceux-ci méritent l'admiration, car en dehors de leurs heures de travail ils étudient, se réunissent, répètent des œuvres difficiles à jouer, les présentent au public lorsqu'elles sont dûment rodées. L'orchestre du Métropolitain, qui comprend des employés de la compagnie, groupe des amateurs pratiquant avec un amour éclairé l'art des sons. Leur comité d'entreprise, dans un but éducatif, les encourage largement dans cette voie et les subventionne. Trois grands concerts sont prochainement prévus par eux. Plus courageux que bien des membres d'associations professionnelles, les travailleurs de nos lignes souterraines vont rendre hommage à la mémoire d'un grand compositeur trop souvent négligé : Maurice Emmanuel, dont ils étudient une symphonie. Sous la direction avisée de M. Fossier, des fragments d'*Antar,* de Rimsky-Korsakov, viennent d'être fort correctement interprétés et diffusés sur les ondes. Sonorités, rythme, nuances étaient parfaitement exprimés avec une discipline digne de louanges. La société, guidée par le souci du délassement de ses adhérents, grâce à une étude en dehors de leur activité habituelle, obtient des résultats d'une haute et surprenante qualité.

Sous le titre *Symphonie européenne,* les pages maîtresses des compositeurs de différents pays du monde sont embarquées sur des trains d'ondes. Une séance a été tout récemment consacrée aux pages danoises. Une ouverture de Riisager fut jouée avec conscience par l'orchestre de la Radiodiffusion de Copenhague, qui exprima ensuite avec beaucoup d'élan *la Bataille de Jéricho* inspirée à Svend-Erik Tarp par la lecture de la Bible. Une sorte d'âpreté s'y manifeste. Georges Delamare décrivit très heureusement la vie sociale du Danemark, pays d'art et d'action, peuple de marins et de pêcheurs, d'artisans, de commerçants, d'agriculteurs et d'intellectuels, qui exporte des bateaux et des denrées alimentaires... telles que le bacon si cher aux Anglais. Pour conclure cette séance instructive et variée, la 2e *Symphonie* de Carl Nielsen fut très bien interprétée. Sans accuser une originalité particulière, elle souligne pourtant le talent déjà connu d'un musicien en pleine possession de son métier ; il donne aux quatre mouvements de sa partition des titres évocateurs : *Colère, Flegme, Mélancolie, Optimisme.*

W.-L. LANDOWSKI.

## CHRONIQUE FLORALE

### Rose de France

Chaque pays a une fleur nationale : c'est l'œillet, en Espagne ; la tulipe, en Hollande ; en Allemagne, le muguet ; en Belgique, le bégonia et l'azalée ; les plantes alpines et l'edelweiss, en Suisse.

Depuis toujours la rose est, en France, notre fleur préférée : elle réunit la grâce et l'harmonie des formes, la richesse des couleurs, la suavité du parfum.

Rose de France, ce nom charmant que nous retrouvons même dans le théâtre, évoque la beauté et la douceur de notre pays.

Dès les premiers jours de la Libération, c'est une splendide gerbe de roses nouvelles cueillies sur la Côte d'Azur que la grande actrice Lily Pons remit au président Truman de la part du peuple français.

Et parmi les innombrables envois du « Train de la reconnaissance », ceux qui firent le plus sensation en Amérique furent les magnifiques variétés de roses obtenues par nos semeurs français.

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

St-PAUL (mer à montagne), Alpes-Maritimes.
PENSION JEANNE-D'ARC chez ROBERT.
Tél. 64. Cuisine régionale. Tout confort. Terrasse, calme, repos, soleil.

BIJOUX BRILLANTS ARGENTERIE - PIERRES FINES vous seront payés au maximum des cours pratiqués et comptant. Cr Marivaux, 13, rue Marivaux, angle bd des Italiens.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.

Pub. M. NOIRCLERC

Scandale minimum
SÉRIE Nº 72
*en tulle élastique très léger*
*sans boutonnage ni fermeture.*
MODÈLE DÉPOSÉ

# Si

*pour une raison exceptionnelle,*
*vous ne mettez pas aujourd'hui*
*votre Gaine,*
*portez la Ceinture-Jarretelles*

**Scandale** *minimum*

*qui tiendra vos bas impeccablement tirés*